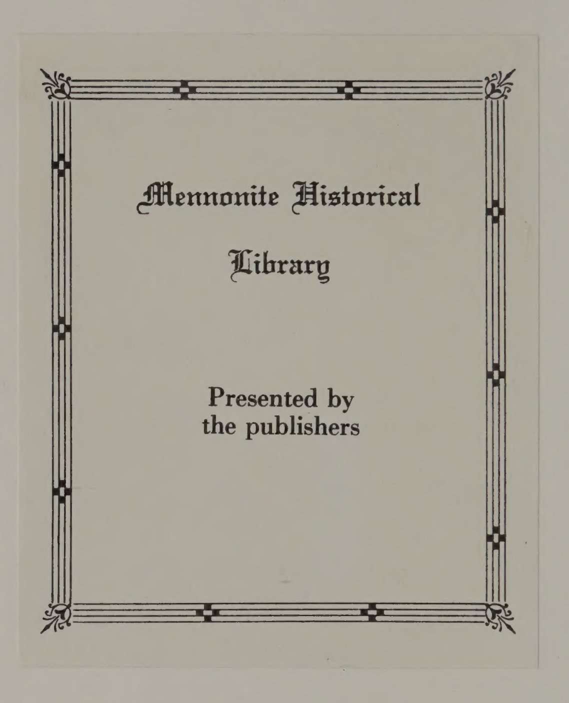
Nouvelle Série
N° 2/1985

ISSN 0750-2095
Prix TTC : 20 F.

CAHIERS DE CHRIST SEUL

Revue Trimestrielle

ACTUALITE DES VALEURS ANABAPTISTES



ACTUALITE DES VALEURS ANABAPTISTES

«Un seul est votre Maître, et vous êtes tous frères».

Jésus-Christ

(Evangile selon Matthieu 23.8)

*****

«Là où deux ou trois sont assemblés en mon Nom,
Je suis au milieu d'eux».

(id. chap. 18.20)

ISBN 2-904214-07-0

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD

N°2/1985

ACTUALITE DES VALEURS ANABAPTISTES

Diffuseur pour la Belgique :
Editions «Le Phare»
(Association sans but lucratif)
5531 FLAVION-FLORENNES

ONT PARTICIPE A CE NUMERO :

Pierre Widmer, Rédacteur des CAHIERS, qui fut longtemps Rédacteur de «Christ Seul», enseignant à l'Ecole Biblique Mennonite Européenne du Bienenberg et un peu le porte-parole des Assemblées Mennonites auprès des autres Eglises et au dehors. Il a beaucoup réfléchi, lui aussi, à ces contacts, aux **caractéristiques - valables ou non - des «Anabaptistes» français.** Il a rassemblé divers documents à ce sujet.

Max Schowalter est l'un des doyens des «Anciens» - ou «pleins serviteurs» - laïques chargés d'une pleine tâche pastorale dans les Assemblées mennonites. Il y représente la «tradition», ayant exercé longtemps un métier de responsabilité à la tête d'une petite entreprise, à côté de sa responsabilité d'«Ancien». Maintenant à la retraite depuis longtemps, il continue son ministère et il donne beaucoup de son temps et de son expérience professionnelle à une «œuvre chrétienne» non mennonite. Ses réflexions sur les **«Valeurs permanentes de l'héritage anabaptiste»** ont beaucoup à dire aux jeunes - qui n'ont pas connu l'époque dont il parle - et à tous ceux que préoccupe le problème des «valeurs» à transmettre, de notre héritage spirituel.

Claude Baecher représente la jeune génération, formée à l'Université et dans les Facultés de Théologie (Vaux-sur-Seine en France, Mennonite Biblical Seminary aux U.S.A.), ailleurs encore. Il a déjà une large expérience du ministère pastoral, tant parmi les jeunes que dans une Assemblée locale. Sa réflexion est plus «révolutionnaire» que celle de son aîné, sur **«les vraies valeurs de l'anabaptisme»**, justement parce qu'elle puise aux sources de la «Réforme radicale» du XVIe siècle et aux «valeurs» que les Anabaptistes d'alors ont vécues et véhiculées.

Jacques Blandenier, des Assemblées Evangéliques et Communautés de Frères (larges) en Suisse romande, Rédacteur de la Revue «**Semailles et Moisson**» pasteur et théologien, est bien placé pour parler de «**l'évolution du ministère pastoral**» dans ce milieu, où beaucoup de choses aussi ont changé, de manière parallèle à la nôtre.

Serge Lannes, Pasteur de l'Eglise Réformée de France, a été amené à vivre du salaire de son métier en dehors de l'Eglise, pour servir comme «pasteur» dans l'Eglise, sans lui être à charge financièrement. Il retrouve là l'une des «valeurs» anabaptistes fortement soulignées dans ce petit ouvrage collectif de notre collection.

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL

Jésus a dit :

Je bâtirai mon Eglise, et les portes du séjour des morts ne prévaudront pas contre elle...

(*Matthieu 16:18*)

«Si ton frère a péché, va reprends-le seul à seul. S'il t'écoute, tu as gagné ton frère.

«Mais s'il ne t'écoute pas, prends avec toi une ou deux personnes, afin que toute l'affaire se règle sur la parole de deux ou trois témoins.

«S'il refuse d'écouter, dis-le à l'Eglise.

«Et s'il refuse aussi d'écouter l'Eglise, qu'il soit pour toi comme un païen...»

Telle est «la règle de Christ» rapportée dans Matthieu 18:15-17.

PRESENTATION DE CE NUMERO
par Pierre WIDMER

Ce CAHIER N° 2/1985 de notre Nouvelle série a eu pour origine une «Journée d'étude» pour les Prédicateurs, les Anciens et autres serviteurs des Assemblées Mennonites de France le 29 décembre 1984 à Valdoie/Belfort.

Le sujet en avait été fixé d'un commun accord lors de la rencontre précédente, en mai 1984, mais en laissant aux deux orateurs le soin de le préciser en détail. Il s'agissait d'une réflexion sur le ministère pastoral dans nos Eglises Evangéliques-Mennonites de France, qui se piquent encore d'être de «tradition» anabaptiste. En quoi sont-elles différentes des autres Eglises, particulièrement des Eglises dites «évangéliques» ? Quelles sont leurs caractéristiques et quelles «valeurs» ont-elles à transmettre aux autres, aux générations qui viennent ?

Plaidoyer d'un «Ancien» âgé

L'exposé de Max Schowalter, qui vient en tête de ce numéro, donne beaucoup à réfléchir sur le passé de nos communautés, sur la manière dont elles vivaient leur foi dans un contexte social totalement différent de celui que nous connaissons aujourd'hui. Il y perce une profonde nostalgie du passé, un passé que l'orateur semble désirer voir revivre, sans se faire beaucoup d'illusions sur ce rêve...

A le lire, on se demande en quoi, dans quelle mesure les «Eglises» Evangéliques-Mennonites d'aujourd'hui sont encore semblables à ces modestes «Assemblées» anabaptistes du passé. On peut sincèrement regretter que tant de choses aient changé dans leur sein. On peut envier leur cohésion

d'autrefois. On peut admirer qu'elles aient subsisté sans «ministres», pasteurs à plein temps, pour faire face à tous les besoins du troupeau.

Max Schowalter souligne, après une première partie plus générale à caractère historique et descriptif, quelles sont **«les valeurs anabaptistes à redécouvrir et à garder»**. On y apprendra beaucoup, et d'abord sur l'importance du culte de famille, de la piété familiale et du rôle du père, un vrai «sacrificateur». Puis il est question de la prédication et du «ministère de la Parole», exclusivement assuré par des laïques, hommes réellement consacrés à Dieu, quoique sans formation particulière pour le ministère ; seulement certains d'entre eux sont allés, vers la fin du XIXe siècle et au XXe siècle, suivre des cours à l'Institut Biblique Ste-Chrischona, près de Bâle, puis dans d'autres Instituts Bibliques. Donc, **«le ministère laïc est une tradition mennonite qu'il convient de rappeler à nos assemblées...»**

Le troisième point de Max Schowalter met fortement l'accent sur l'importance du rôle des «Anciens» - anciens au double sens du mot, c'est-à-dire à la fois hommes âgés, expérimentés et chefs spirituels de la communauté locale. - Pour lui, **«une (...) délibération des Anciens et des Prédicateurs, prise sous le regard de Dieu, devrait revêtir un certain caractère d'autorité divine...»**

Mais notre auteur, doué lui-même d'une véritable autorité spirituelle à cause de son passé, de sa consécration, de ses expériences, regrette aussi que les Assemblées mennonites actuelles se détachent de **la simplicité traditionnelle des anciens «anabaptistes»**, tant dans leur vie familiale que dans leur vie professionnelle ou ecclésiastique. Il faut lire ces pages, qui sont un vrai plaidoyer.

Plaidoyer d'un «Ancien» jeune...

Claude Baecher reconnaît avoir été le catéchumène de Max Schowalter et avoir beaucoup de respect pour le témoignage de celui «qui a derrière lui toute une vie, une longue expérience, dans laquelle il a mis en pratique ce qu'il nous a dit». Quel bel hommage ! Mais il s'exprime, lui aussi, en homme «engagé» : **«Mon exposé (...) constitue un engagement de vie».** C'est une réflexion nourrie de beaucoup de lectures et enrichie d'études, soit en Faculté de Théologie, soit de manière personnelle.

C'est un «jeune» qui s'exprime ici. Son attachement aux «Valeurs anabaptistes» est tout aussi réel que celui de Max Schowalter, mais il est différent. Il n'y a pas en lui cette sorte de **vision idéalisée du passé «anabaptiste»**, tel que l'ont vécu ses devanciers, sans se rendre compte qu'ils étaient déjà **loin de l'anabaptisme initial !** Claude Baecher a creusé le problème, consulté les documents historiques, étudié les ouvrages de ceux qui ont remis en question la façon «moderne», actuelle, de vivre en prétendus anabaptistes, héritiers d'un passé plus que d'un héritage original... Et il a découvert beaucoup de choses.

Cela le conduit à **un plaidoyer qui dérange**, en faveur du retour à un véritable anabaptisme, dont les «valeurs» ne sont pas nécessairement celles qu'ont adoptées les Mennonites d'aujourd'hui, influencés, modelés par de nombreux courants de pensée et de foi, par des «apports extérieurs» qui ont transformé leur «anabaptisme», plus théorique que réellement authentique. Il faut aussi le lire avec un esprit ouvert.

Claude Baecher ne craint pas de demander : **«Qu'est-ce qui fait vraiment (ou faisait) la valeur de**

l'anabaptisme ?». Et de dresser la longue liste de ce qu'il appelle les «**valeurs d'emprunt**», que les mennonites d'aujourd'hui ne savent pas être étrangères à la «tradition» initiale de l'anabaptisme, tout en ayant laissé de côté bien des points de cet héritage, dont il donne aussi une liste impressionnante.

Il faudra lire avec attention ce qu'il écrit des «**vraies valeurs de l'anabaptisme**», dont beaucoup sont aujourd'hui abandonnées, et les conclusions qu'il en tire, sûrement dérangeantes pour maint lecteur. L'opinion de l'auteur peut être discutable, mais on ne peut nier qu'il ait vigoureusement remis en question la bonne conscience des «anabaptistes-mennonites» d'aujourd'hui.

Et les autres chrétiens ?

Là se pose une autre question. Claude Baecher parle «des confrontations théologiques, des échanges fraternels avec des personnes d'autres «familles» chrétiennes», qui ont contribué à «nous éclairer sur notre propre approche des Ecritures». Il évoque les Eglises qui, aujourd'hui, sur certains points, sont **plus anabaptistes que les «mennonites»**. Il met sans cesse l'accent sur la «**nécessité d'une approche simple et christocentrique des Ecritures**».

Toutes les Eglises protestantes affirment «l'autorité souveraine de l'Ecriture Sainte en matière de foi». Mais les anabaptistes ont été parmi les seuls à soutenir que «**Christ est la règle de la foi**». Il ne s'agit pas seulement de croire en Lui, mais de se soumettre à Son enseignement et de le mettre en pratique. La vie chrétienne n'est pas seulement se repentir de ses péchés et croire en Jésus-Christ pour obtenir le pardon de Dieu. C'est bien plus que cela. C'est une vie d'obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes, une

foi «centrée sur Jésus-Christ» qui, Lui, s'est fait obéissant jusqu'à la mort.

A l'heure où **les Eglises Mennonites** entretiennent toutes sortes de relations avec d'autres Eglises chrétiennes (par exemple, «les entretiens luthéro-mennonites», la participation à l'«Association d'Eglises de Professants francophones» ou à l'Alliance Evangélique et à ses activités d'évangélisation, à d'autres encore), **qu'ont-elles de spécifique et de réellement «anabaptiste» ?** Alors qu'une forte tendance se manifeste à unir les Eglises Evangéliques, d'une manière ou de l'autre, pour travailler ensemble, quel est «l'héritage anabaptiste» à leur apporter, dans ce qu'il a de valable et d'universel, parce que profondément biblique et christocentrique ? Il vaut la peine d'y penser. Puisse ce CAHIER y contribuer.

P.W.

Ce que nous avons entendu,
Ce que nous savons,
Ce que nos pères nous ont raconté,
Nous ne le cacherons pas à leurs enfants,
Nous dirons à la génération future
les louanges de l'Eternel,
Et sa puissance, et les prodiges qu'il a opérés.
Il a établi un témoignage en Jacob,
Il a mis une loi en Israël,
Et il a ordonné à nos pères de l'enseigner
à leurs enfants
Pour qu'elle soit connue de la génération future,
Des enfants qui naîtront,
Et que, devenus grands, ils en parlent
à leurs enfants,
Afin qu'ils mettent en Dieu leur confiance,
Qu'ils n'oublient pas les œuvres de Dieu,
Et qu'ils observent ses commandements...

(*Psaume 78:3-7*)

Les valeurs permanentes de l'héritage anabaptiste

par Max Schowalter

**Quelles sont les valeurs transmises par nos ancêtres ?
Lesquelles ont un impact spirituel ?
Y a-t-il des valeurs permanentes ?
Dans quelle mesure la tradition est-elle un blocage de la vie spirituelle ? - ou bien un héritage précieux à faire valoir ?**

PREMIERE PARTIE

A.-Danger à éviter : Pas de sectarisme

Cet exposé pourrait prêter à malentendu parce qu'on peut y voir un plaidoyer sectaire. Or à la suite d'entretiens personnels, lors de la XIe Conférence Mennonite Mondiale à Strasbourg (23-29 juillet 1984), il a été mis en évidence que les éléments caractéristiques mennonites sont d'autant plus valables qu'ils se rapprochent de la norme biblique. Nous serions même tentés de schématiser notre enseignement biblique en affirmant qu'il tend tout simplement à la mise en pratique des enseignements de l'Ecriture. Mais qu'en est-il en réalité ?

---

(1) Ancien (Pasteur) de l'Assemblée Mennonite de Pfastatt, l'un des doyens du corps «pastoral» des Eglises Evangéliques-mennonites de France.

On constate qu'une évolution se manifeste dans nos assemblées (2) : certains voient en cela la conséquence et le reflet de l'évolution générale du monde occidental : industrialisation, élévation du niveau de vie, relâchement de la religion et de la moralité. Le chrétien est sollicité par cette évolution, mais sa réaction est variable ; elle va de la participation consciente, en passant par une réserve modérée, jusqu'à l'attachement irréductible au passé.

B.-Vision d'avenir : Catastrophe finale et avènement du Seigneur.

Face à cette évolution, il convient de rappeler les bases et les principes bibliques de notre foi.

Notre foi :

Nous croyons en Dieu, Créateur, Conservateur et Sauveur du monde, de toute la création. Nous croyons que Dieu gouverne notre monde selon un plan dont Il nous a révélé certains points dans la Bible. Nous croyons aussi que notre monde va au-devant d'une catastrophe : la destruction par le feu (cf. 2 Pierre 3:7).

Si donc le chrétien voit la catastrophe finale dans sa vision d'avenir - et en même temps l'enlèvement et la glorification de l'Eglise par la venue du Seigneur Jésus et l'établissement de Son règne de Paix -, et que le monde fonde son espoir sur la collaboration pacifique de tous les hommes de bonne volonté, en espérant que, dans une population mondiale pluralis-

---

(2) «Assemblée» est le nom donné chez les Mennonites à la communauté locale, qui rassemble des croyants dispersés dans les villages de la région. Il en est fort peu qui groupent seulement les familles d'une seule localité. C'est la «paroisse» en termes catholiques ou protestants.

te, toutes sortes de religions apporteront leurs valeurs éthiques, en particulier les religions monothéistes, pour arriver à créer un monde heureux, pacifié... il est clair que ces deux visions contradictoires appellent une prise de position. Quelle sera la nôtre ? - Et quelle était l'attitude de nos ancêtres anabaptistes concernant ce point important ?

Il me semble que les apologistes anabaptistes des XVIe et XVIIe siècles ne traitaient pas souvent en détail le thème des fins dernières. Leur préoccupation était plutôt la pureté et la fidélité de l'Eglise, rassemblement des fidèles rachetés du Seigneur.

C.-Ce thème est-il digne de notre réflexion ?

Dans son compte-rendu du Colloque d'Histoire Anabaptiste à Strasbourg en juillet 1984, Charly Ummel dit :

> *Y aurait-il un fossé entre le passé et le présent ? Cette question se pose à nous, occidentaux, en particulier. Car nous avons actuellement un problème d'identité que les Anabaptistes du XVIe siècle ne connaissaient pas. Ils vivaient «de» leur identité ! C'était leur seule vérité, tout en s'abstenant de molester les autres autrement que par la Parole. Pour nous, qui nous posons le problème de notre identité, c'est parce que nous avons subi une assimilation au monde...»* (3)

Ainsi que le fait ressortir W. Klaasen dans son livre (4), non sans une certaine pointe :

---

(3) Cf. la Revue CHRIST SEUL, n° 11/1984, page 5.
(4) W. Klaasen, NEITHER CATHOLIC NOR PROTESTANT, Mennonite Publishing House, Scottdale, USA, page 83, (= Ni Catholique, ni Protestant).

«Un mot aux descendants modernes des Anabaptistes. Nos efforts soutenus pour nous conformer à la culture moderne ont été largement récompensés. Comme tant d'autres chrétiens, nous avons définitivement été immunisés contre les appels de notre héritage radical. Nous avons apprivoisé (mis en esclavage) l'Eglise. Nous avons créé un établissement solide et institutionnel de la vie d'église, et nous continuons à le faire. De plusieurs manières, nous avons vendu notre droit d'aînesse pour un plat de lentilles. Contrairement à Esaü qui cherchait à recouvrer son droit d'aînesse à force de pleurs amers, nous avons aujourd'hui la possibilité de recouvrer notre héritage anabaptiste, par ailleurs convoité par les chrétiens d'autres bords». (traduit de l'anglais par M.S.)

D.-Limites géographiques, historiques et théologiques

Avant d'aller plus loin dans nos réflexions, il paraît utile de définir de quel genre de mennonites (anabaptistes) nous parlons et d'en fixer les limites.

Limites géographiques :

Le bassin rhénan, depuis les Alpes jusque vers le confluent de la Moselle (Palatinat), avec un couloir de 200 Km sur les deux rives du Rhin.

Limites historiques :

Nous pensons à l'époque depuis le XVIIIe siècle jusqu'au présent XXe siècle, les siècles précédents (XVIe, XVIIe) étant surtout marqués par le combat pour la survie de l'anabaptisme, les siècles suivants apportant une certaine décantation et adaptation. Les XVIIIe et XIXe siècles sont ainsi plus proches de nous ; c'est là que commencèrent les arbres

généalogiques relatant la descendance de nos familles mennonites. Cette période de notre histoire est ainsi jalonnée par les événements importants qui ont marqué nos assemblées sur les plans historique, sociologique et spirituel, tels que l'acquisition des droits civiques suite à la Révolution, les guerres de Napoléon, le piétisme et les mouvements de réveil.

Limites théologiques :

Nous venons de mentionner deux courants d'esprit qui ont plus ou moins influencé et façonné notre spécificité mennonite. Pour les cerner théologiquement, on peut dire grosso-modo que nos ancêtres étaient «biblicistes». Leur culture littéraire, à part la Bible et le recueil de cantiques, se limitait à quatre ou cinq ouvrages tels que : Le Miroir des Martyrs, Le Voyage du Pèlerin, Le Jardin de Plaisance des Ames pieuses, **«Pie desideriae»** de Spener, éventuellement des méditations de Zinzendorf.

Ainsi délimités géographiquement, historiquement et dans leur culture religieuse, nous essayerons de décrire la spécificité des mennonites dans une première approche en rappelant quelques traits caractéristiques de leur vie familiale, professionnelle et spirituelle.

E.-Vie familiale, professionnelle et spirituelle

1. Vie familiale

La famille mennonite en règle générale était une famille nombreuse. La moyenne des enfants était de quatre à douze. Des frères ou sœurs célibataires, souvent un grand-père, une grand-mère, continuaient de vivre sous le toit commun, partageant la vie familiale de leur frère ou sœur marié ; parfois un valet

de ferme ou une bonne de maison complétaient l'équipe familiale. Les repas se prenaient ensemble, autour de la grande table, non sans que le père de famille ait fait la lecture biblique ou prononcé une prière. La discipline familiale était rigoureuse. L'assiduité au travail, la ponctualité des engagements, l'obéissance sans réplique étaient inculqués aux enfants dès leur jeune âge, souvent assortis de recommandations bibliques (ex. «Notre Dieu n'est pas un Dieu de désordre...» 1 Cor. 14:33).

Dans nos milieux, c'est un titre de valeur de pouvoir décliner sa généalogie, réciter la liste de ses oncles et tantes, cousins et cousines, pour y faire découvrir un personnage connu par votre interlocuteur : immédiatement vous vous rendez compte que «le courant passe». Que la personne en référence soit missionnaire, évangéliste ou responsable d'œuvre - peu importe ! l'impact est défini par le nom de famille mennonite. Cette réaction peut révéler un horizon spirituel restreint. Cependant cette affection ethnique et familiale est parfois le canal par lequel Dieu fait passer un appel.

Le sérieux de la vie de nos ancêtres ne s'exprime pas seulement par la discipline et la vie vertueuse. Il nous frappe aussi sur les portraits de famille de nos parents et grands-parents du XIXe siècle : gravité, voire même sévérité des visages reflètent une mentalité rigide ou des conditions matérielles pénibles. Cependant on en trouve aussi où la paix que Jésus donne adoucit et illumine ces visages vénérables.

Dans nos familles mennonites ce n'était pourtant pas seulement le sens du devoir qui donnait à la vie son cachet : le dimanche, jour de repos, était scrupuleusement observé et plus d'une famille pourrait apporter le témoignage d'un ancêtre qui,

malgré les moqueries de ses voisins, avait accepté le risque d'une moisson gâchée plutôt que d'enfreindre le quatrième commandement. Dans beaucoup de familles, le chant était abondamment pratiqué et égayait les soirées et les dimanches après-midi ; parents et enfants chantaient ensemble pour affirmer et fortifier leur foi, donnant ainsi une expression à leurs sentiments de joie et d'espérance chrétienne : quel passe-temps agréable, utile et spirituel !

2. Vie professionnelle

Le père de famille était non seulement chef de famille ; il assumait des rôles divers à tous les niveaux dans l'exploitation de la ferme, il était patron, directeur des travaux, formateur et c'est encore lui qui, de par son expérience, ses connaissances et ses compétences, était la référence dans tous les travaux courants.

Il est presque superflu de le rappeler ici : nos pères et nos ancêtres, il y a encore cent ans, ne concevaient pas l'éventualité de pratiquer un autre métier ou de choisir une autre profession que de travailler la terre - à part quelques exceptions de métiers qui sont directement liés à ce travail, tels que meunier, forgeron, charpentier...

Et pourtant ces ancêtres, souvent des petits agriculteurs, devaient faire des efforts énormes, non pas pour vivre - souvent pour survivre - mais ils faisaient l'éxpérience de la parole biblique : «Le contentement d'esprit est une grande source de gain...» (1 Tim. 6:6).

3. Vie spirituelle

La vie laborieuse de nos ancêtres était essentielle-

ment ponctuée par leur vie religieuse. Le dimanche était le jour du Seigneur, fidèlement observé. La participation à la Réunion ou Assemblée (Gemeinde) était la règle stricte, non pas ressentie comme une loi pesante, mais reçue et transmise de père en fils comme une règle de vie naturelle et bienfaisante. Jeunes et aînés y assistaient sans problème. Si la famille habitait une ferme isolée ou si, par suite des distances, la réunion du dimanche n'avait lieu que tous les quinze jours, la famille en tenue de dimanche et avec une certaine solennité se réunissait néanmoins : des lectures bibliques, des chants et des prières à genoux étaient alors l'expression de la foi de nos ancêtres ; ils en étaient à la fois le témoignage et la nourriture.

Cette vie religieuse fidèle dans les formes n'était pas pour autant et toujours l'expression d'une véritable vie spirituelle, telle qu'elle résulte de la nouvelle naissance ; mais elle a marqué nos ancêtres d'un caractère de sérieux, de vérité, de douceur et d'hospitalité que les historiens aiment souligner à partir de la fin du XVIIIe siècle.

F.-Recherches et réflexions historiques

L'étude de l'histoire est importante pour la compréhension de la nature, du caractère d'un peuple, d'une nation et, en général, de tout groupe d'hommes. Le passé est le terrain de culture dont vit le présent et où l'avenir prend ses racines. C'est pourquoi les prophètes de l'Ancien Testament ont insisté pour rappeler au peuple juif son histoire.

Parmi les assemblées mennonites dans le cadre défini plus haut, l'histoire anabaptiste n'a guère été cultivée ou appréciée. On ne s'occupait pas de spécification religieuse ou sociologique. En pensant à mes années de jeunesse, je ne me souviens pas d'une

leçon d'instruction, ni d'une prédication, ni d'un thème de conférence qui aurait traité du profil mennonite.

On sait que ce sont nos frères des U.S.A. et du Canada qui ont été à l'origine de la prise de conscience de notre identité mennonite. On sait aussi que c'est grâce à leurs études et à leurs interventions, au niveau universitaire, que la discrimination et le parti-pris anti-anabaptiste ont été dissipés pour faire place à une considération attentive de nos principes anabaptistes parmi les sommités religieuses.

G.-La recherche de l'identité

Nous avons mentionné plus haut, la remarque faite au sujet du colloque de Strasbourg en juillet 1984 sur l'histoire anabaptiste : «... Nous avons actuellement un problème d'identité que les anabaptistes du XVIe siècle ne connaissaient pas... »

La récente Conférence Mennonite Mondiale a permis de recueillir diverses variantes et interpellations sur le thème de «l'identité mennonite». Ainsi Hadi Djojodihardjo, Indonésien, a pu dire, supplier presque : «Aidez-nous à découvrir notre identité mennonite». Un délégué de l'Eglise Evangélique du Zaïre a demandé : «Pourquoi ajouter le mot «mennonite» à notre nom d'église ? Pourquoi ne pas nous contenter simplement de nous désigner par «église évangélique» ou «église de Jésus-Christ» ?» Un frère tchadien (Thomas Kayé) nous a posé la question : Quelle est la différence entre «mennonite» et «non-mennonite» ?

Il n'est pas besoin d'appeler des témoins d'Outre-Mer : vous savez — plusieurs d'entre vous du moins — que, parmi nos jeunes, il existe un courant

qui refuse de porter le nom d'un homme — fût-il évangélique et paisible comme Menno Simons ! — s'appuyant sur une parole du Seigneur Jésus : «Vous n'appellerez personne sur terre maître, car un seul est votre Maître...» (Matth. 23:8).

H.-Conclusion de la première partie

Revenons au thème de notre exposé : «Quelles sont les valeurs transmises par nos ancêtres : lesquelles ont un impact spirituel ? Y a-t-il des valeurs permanentes ? Dans quelle mesure la tradition est-elle un blocage de la vie spirituelle ou un héritage précieux à faire valoir ?»

Il est clair pour chacun de nous qu'il ne s'agit pas de traditions vestimentaires, ecclésiastiques ou sociologiques.

Nous essayerons de définir dans la seconde partie de cet exposé trois ou quatre caractéristiques de la vie spirituelle et pratique de notre héritage mennonite et de les recommander à notre réflexion - non pas avant tout pour perpétuer une tradition, si vénérable soit-elle, mais pour aider nos membres et nos assemblées à être de fidèles témoins de Jésus-Christ.

DEUXIEME PARTIE

LES VALEURS A REDECOUVRIR ET A GARDER

Deux dangers à éviter

En abordant un sujet qui fait nécessairement appel à un vécu remontant à des époques lointaines, on est amené facilement à la conclusion que «tout était tellement mieux autrefois ! » Il ne faut pas oublier que nos souvenirs, plus ils se placent à l'aube de notre vie, sont illuminés par les rayons du soleil levant. Notre âme, encore peu marquée par les déceptions et les duretés de l'existence, est ouverte à toutes les belles choses, ouverte aussi aux choses de Dieu. Donc un premier danger à éviter : laisser penser qu'autrefois tout était parfait.

Autre danger : c'est celui de l'historien qui raconte l'histoire et qui ne se rend pas compte qu'il raconte aussi son histoire. Autrement dit, de présenter d'une manière trop subjective les faits et les conclusions. Il faut donc s'efforcer de voir les choses objectivement, en essayant de se mettre dans la perspective de plusieurs rapporteurs, même si leurs rapports ne sont pas toujours concordants.

En nous rappelant la vie, les habitudes, les luttes des générations passées de nos familles, en constatant que malgré les difficultés matérielles de toutes sortes, malgré l'absence de formation intellectuelle, malgré le manque quasiment total de structuration systématique, en constatant avec reconnaissance que malgré tout ils nous ont transmis le message du salut et montré le chemin de la vie nouvelle en Jésus-Christ, nous nous posons la question : quelles sont les valeurs spirituelles intrinsèques qui ont fait que, par leur vie simple et effacée, le Seigneur a réalisé dans cette

partie de Son corps la promesse : «... **les portes du séjour des morts ne prévaudront pas contre elle (mon église)»** ?

C'est trois ou quatre de ces valeurs spirituelles, matérialisées par des habitudes, des traditions, voire des hommes, que nous allons essayer de découvrir.

1.-Culte de famille - rôle du père de famille

Comme tradition anabaptiste porteuse de bénédiction, nous mentionnerons en premier lieu le culte de famille et, corrélativement, le rôle et la responsabilité du père de famille en ce qui concerne cette tradition. Le rôle spirituel du père de famille est tellement important que d'aucuns n'ont pas hésité à parler du rôle de sacrificateur (du père de famille). Nous l'avons mentionné tout à l'heure. La grande famille menno habitant sous le même toit se réunit quotidiennement, souvent deux ou trois fois par jour, pour la lecture d'une portion biblique, suivie éventuellement d'un commentaire et de la prière.

J'ai eu le privilège d'entendre le témoignage d'un frère âgé, rappelant un souvenir de jeunesse : il avait entendu prier plus d'une fois : «Seigneur, bénis nos enfants pour qu'à leur tour ils deviennent une bénédiction et glorifient ainsi ton nom !»

Certes, ce n'est pas dans toutes les fermes anabaptistes que le culte de famille était conduit dans un tel esprit : il y en avait où l'on se contentait de «suivre le mouvement» et d'accepter la tradition. Il est néanmoins sûr que la semence de la Parole a été placée dans beaucoup de jeunes cœurs et qu'elle a préparé un cheminement aboutissant à la conversion.

Quel privilège pour la jeunesse d'avoir reçu dans

son cœur les enseignements bibliques concernant la puissance et la magnificence du Créateur, avant que la science humaine, dépourvue de foi, même hostile à la foi, présente à l'enfant la froideur d'un enseignement matérialiste.

Il est vrai que les conditions actuelles de la vie quotidienne concourent toutes à rendre impossible la pratique du culte de famille : les horaires scolaires et professionnels, la dispersion de la famille suite à l'emploi ou aux études, la sollicitation des activités accessoires ou les loisirs, l'attrait des programmes de la TV, sont autant de circonstances capables d'annuler toutes les conditions préalables au culte de famille.

Nous avons déjà souligné combien est important le rôle du chef de famille comme sacrificateur, modèle, conseiller et guide. Si le père de famille n'est plus comme autrefois chef d'exploitation, il convient de rappeler cette fonction spirituelle essentielle, d'autant plus qu'une certaine tendance actuelle essaye de la minimiser en assortissant d'un sens péjoratif le fait et le terme de «paternalisme» - contrairement au rôle qui est attribué au père de famille par la Parole de Dieu.

Nous retiendrons donc comme première thèse :

Le culte de famille, sous l'autorité spirituelle du père de famille, est une tradition mennonite que nous avons à revaloriser.

2.-Le ministère de la Parole

Dans les limites géographiques et chronologiques considérées, la prédication de la Parole a été apportée - sauf de rares exceptions - par ce qu'on appelle : **«des**

prédicateurs laïcs». Pour citer en toute humilité mon expérience personnelle à ce sujet : dans mon adolescence, c'était là une caractéristique essentielle de nous autres mennonites. Je dois même avouer qu'à cette époque de ma vie, j'étais convaincu que nous étions bien plus près de la pensée biblique que, par exemple, l'Eglise Protestante, dont les pasteurs étaient des professionnels tombant (selon mon interprétation) sous le coup d'une remarque peu flatteuse. 1 Tim. 6:5 : «**... considérant la piété comme une source de profits**» (ou un «métier», ein Gewerbe). Cf. aussi Michée 3:11.

Nous n'étions pas, dans nos assemblées d'Alsace particulièrement, gâtés en prédicateurs ; mais jamais nous n'aurions osé formuler ouvertement des critiques ! **Le prédicateur était un personnage à respecter**, et nous le respections ! N'étaient-ce pas eux qui nous transmettaient le message de Dieu : «Soyez sauvés de cette génération perverse» ?

Aujourd'hui, il est vrai, le niveau culturel et intellectuel s'est élevé pour une partie de nos membres d'assemblées mennonites. Néanmoins il en reste bon nombre de niveau modeste : à quel niveau faut-il adapter la prédication ? Luther avait coutume de dire :

> *«La prédication doit viser le cœur plutôt que la tête ; elle doit être assez simple pour que le plus simple des auditeurs la comprenne. Pour les autres, il y aura toujours des choses compréhensibles».*

Dans les réunions du dimanche (qu'on prend de plus en plus l'habitude d'appeler «culte»), la prédication de la Parole de Dieu a tenu depuis toujours la place essentielle. Dans la mesure où la prédication n'est pas une transmission de connaissan-

ces bibliques, historiques ou religieuses, mais une communication de la vie personnelle avec Jésus-Christ, une exhortation à la vie d'obéissance du disciple, un encouragement à la connaissance de Christ, de la puissance de sa résurrection et la communion de ses souffrances, la prédication devient témoignage personnel, message de la part de Dieu, en conformité et fidélité à la Parole écrite, la Bible.

Il suffit de se rappeler les dépositions de martyrs anabaptistes devant les autorités locales ou nationales, et les préambules aux articles de Schleitheim pour constater qu'à partir de l'origine du mouvement, les prédicants itinérants ont parlé dans ce sens et ont transmis ce message à leurs successeurs. Ceux-ci n'ont pas toujours eu le feu sacré, la foi et la consécration des frères du départ, mais beaucoup étaient des serviteurs fidèles, et il a plu au Seigneur de l'Eglise de nourrir Son corps à travers ce ministère du prédicateur laïc.

Dans les assemblées anabaptistes des XVIIe et XVIIIe siècles, les prédicateurs étaient souvent appelés, désignés comme «ceux qui exhortent» (Ermahner) cf. Actes 13:15 : «... Si vous avez quelque exhortation à adresser au peuple, parlez». Ainsi nous nous rapprochons de la conception néo-testamentaire d'un autre aspect de la prédication : la prophétie. Prophétie dans le sens de 1 Cor. 14:3 ; c'est-à-dire apporter un message de la Parole de Dieu qui donne un éclairage biblique sur une situation précise, un problème actuel de l'assemblée. Le Saint-Esprit peut choisir un quelconque frère de l'assemblée pour transmettre un tel message.

Quelle est notre attitude face à ce ministère ? La qualification tient essentiellement à une vie consacrée à Jésus-Christ, le Seigneur, dans l'obéissance à tous

les niveaux de la vie pratique et quotidienne - sans mépriser tout ce que peut apporter aujourd'hui une formation générale, culturelle et professionnelle. - Pourquoi écarter un ministère estimé, béni et approuvé dans nos assemblées mennonites au long des âges ?

Nous formulons donc notre deuxième thèse :

La prédication de la Parole de Dieu par le ministère laïc est une tradition mennonite qu'il convient de rappeler à nos assemblées en leur recommandant d'en encourager la pratique.

3.-Le rôle des Anciens

Dès les débuts de l'église chrétienne, on a vu se dessiner une certaine hiérarchie : ainsi l'apôtre Paul parle de **«ceux qui sont considérés comme des piliers, regardés comme des colonnes».** (Gal. 2:9)

En fonction de l'expérience, de la consécration personnelle, de l'onction du Saint-Esprit, de l'âge, des aspects différents du ministère se sont profilés. Les assemblées anabaptistes se voulant dès le début indépendantes de toute autorité de l'Etat ou d'une institution ecclésiastique - donc autonomes sous la seule autorité de Jésus-Christ - ont reconnu et accepté certains ministères dont elles trouvaient le modèle dans le Nouveau Testament. C'étaient les trois fonctions de base :
— les diacres - ou serviteurs des pauvres
— les prédicateurs - ou serviteurs de la Parole
— les anciens - ou serviteurs de la Parole

La désignation alémanique, dans l'esprit et le sens du ministère respectif appelait :
— les prédicateurs : serviteurs de la Parole (Diener am Worte, oder des Wortes)

— les Anciens : serviteurs à part entière (Völlige Diener)

Ces Anciens étaient responsables des services de baptême, de Sainte-Cène et d'enterrement.

Nous constatons aujourd'hui un certain courant qui, en se basant sur la Parole du Seigneur Jésus : «Vous êtes tous frères...» pense que la célébration de la Sainte-Cène par exemple, ne doit pas nécessairement être présidée par un Ancien ; la célébration du mariage chrétien ne nécessite pas l'appui d'un Ancien - aucun texte biblique ne l'imposant par ailleurs, ni dans d'autres circonstances constituant des points forts de la vie spirituelle du croyant et de l'Eglise. -

En tant qu'Anciens et Prédicateurs réunis ici aujourd'hui, face à des faits tels que je viens de citer, quelle sera notre réaction ? Laisserons-nous simplement aller les choses ? Passerons-nous sous silence la complainte du prophète Esaïe 3:12 : «... un jeune homme a la haute main sur mon peuple» ?

Est-ce qu'il ne faut pas voir dans ces faits, les signes avant-coureurs d'une nouvelle époque pour l'humanité, à laquelle le prince de ce monde fait miroiter le bonheur et la paix et dont une caractéristique est l'anti-autoritarisme et l'anti-dirigisme ? Nous nous rappelons au contraire que «notre Dieu n'est pas un Dieu de désordre» et que l'apôtre Paul «voit avec joie le bon ordre qui règne parmi l'Eglise de Colosse» (Col. 2:9).

Une remarque concernant le rôle attribué au collège d'anciens dans les statuts des AEEMF* : Le rôle important des Anciens et Prédicateurs a été retenu par le Règlement Intérieur, explicitant les statuts de l'AEEMF ; il stipule à son article 3 (R.I. en date du

*AEEMF : Association des Eglises Evangéliques-Mennonites de France.

24.08.79) : «Les délibérations des réunions d'Anciens et Prédicateurs constituent une référence pour les assemblées».

Il est vrai que ce n'est pas là l'intégralité du texte original : en effet celui-ci semble soumettre la délibération des Anciens et Prédicateurs à une espèce de sanction par la réunion des délégués. Or une telle disposition ne me semble pas être fidèlement biblique : elle rappelle au contraire un état d'esprit caractérisé par le proverbe latin : «vox populi vox Dei». Nous penchons plutôt à croire qu'une délibération des Anciens et Prédicateurs prise sous le regard de Dieu, devrait revêtir un certain caractère d'autorité divine, que les assemblées - pour leur propre bien - devraient accepter de bon cœur, dans la soumission réciproque fraternelle.

Nous en arrivons donc à la conclusion suivante et qui sera notre troisième thèse :

Le ministère d'Ancien a existé dès l'église primitive ; les ancêtres anabaptistes ont reconnu le bien-fondé biblique de cette fonction et l'ont repris comme élément essentiel de leurs structures sommaires. Sans nous laisser influencer par les organisations épiscopales ou «démocratiques» d'autres églises évangéliques, nous devrions faire retrouver au ministère d'ancien son importance, son autorité, tout en priant pour des vocations à ce ministère dans le sens des recommandations que nous donne l'apôtre Paul dans les deux épîtres à Timothée et à Tite (spéc. 1 Tim. 3).

4.-La simplicité du style de vie, de la profession, de la vie d'église.

Pour introduire mon quatrième et dernier point, j'aimerais mentionner une anecdote historique : Le

Comité de Salut Public, en 1973, a statué sur les anabaptistes de la manière suivante :

«Les Anabaptistes de France, citoyens, nous ont député quelques-uns d'entre eux, pour nous représenter que leur culte et leur morale leur interdisent de porter les armes (...). Nous avons vu des **cœurs simples** en eux, et nous avons pensé qu'un bon gouvernement devait employer toutes les vertus à l'utilité commune...» (cf. Précis d'Histoire p. 123).

Cette brève anecdote historique nous donne une appréciation contemporaine sur un point de la spécificité mennonite que nous aimerions remettre en valeur, à savoir, la simplicité qu'on pourrait aussi appeler modestie, humilité, effacement. C'est une vertu que la Bible nous recommande dans de nombreux passages, dont nous ne citerons que quelques-uns :
— 1 Cor. 1:26 : «... Il n'y a parmi vous, ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles».
— Matt. 11:25 : «... Tu l'as caché aux sages, mais révélé aux enfants».
— Matt. 23:12 : «Celui qui s'élève sera abaissé».
— Rom. 12:16 : «N'aspirez pas à ce qui est élevé, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble».
— 1 Pierre 5:5 : «Dieu résiste aux orgueilleux, mais il fait grâce aux humbles».

Nos ancêtres se sont attachés à la **simplicité**, non seulement dans leur style de vie, mais aussi dans leur vie professionnelle et leur vie d'assemblée. Notre style de vie est conditionné par le milieu où nous vivons et par les habitudes du monde qui nous entoure : société d'abondance et règne de la technicité : mise en question des valeurs morales judéo-chrétiennes et dislocation de la famille, mépris de la foi au bénéfice

du culte de la raison - autant de motifs pour nous attacher fermement à la Parole de Dieu et construire notre maison sur le Roc, pour puiser dans le **culte de famille** quotidien les forces nécessaires afin d'être victorieux dans le combat de la foi.

Quant à la vie professionnelle envisagée sous l'angle de la simplicité, en ce qui concerne l'échantillon mennonite considéré et défini plus haut - nous sortons pour la plus grande majorité de familles agricoles. Mais l'agriculture a évolué considérablement, en passant du petit paysan exploitant la terre héritée de ses pères à l'industrie agricole requérant des connaissances techniques avancées et l'investissement de capitaux importants. Dans ces conditions, comment et où conseiller nos jeunes pour leur formation professionnelle ?

Nous comprenons mieux aujourd'hui l'attitude de nos ancêtres qui n'envisageaient pour leurs enfants aucune autre profession que celle où ils se sont distingués, au point de recueillir les faveurs et les éloges des seigneurs et riches terriens du XVIIIe siècle, des autorités politiques du XIXe siècle et des hommes d'affaires du XXe siècle.

Ce qu'on peut affirmer concernant l'activité professionnelle ; c'est que celui qui selon la Parole (Matt. 6:33) cherche premièrement le Royaume de Dieu et sa justice, ne pourra guère envisager de devenir un érudit célèbre ou une sommité scientifique, ou de brasser de grosses affaires, parce que par obéissance et par humilité, il se laissera appeler à œuvrer dans la vigne du Seigneur.

Les diverses manifestations de notre foi évangélique et en particulier les rassemblements du dimanche matin sont l'objet de tentatives de mutation. On n'est

plus satisfait de la simple prédication laïque. Notre jeunesse, instruite au cycle secondaire ou universitaire demande - nous dit-on - une prédication correspondant à son niveau intellectuel.

En remarquant que chaque assemblée comprend tout de même un certain nombre de non-intellectuels et que la prédication doit apporter une nourriture spirituelle à tous les membres, n'oublions pas que l'objet de la prédication n'est pas l'exposé et la transmission de connaissances, mais l'édification (Actes 20:32) et l'exhortation (Rom. 15:14). C'est avant tout le cœur et non l'intelligence que doit viser la prédication. Comme le répétait souvent naguère un vieux frère prédicateur : «Heureux ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui la mettent en pratique». L'histoire nous apprend que les frères anabaptistes des XVIe et XVIIe siècles se démarquaient des chrétiens luthériens et réformés en ce qu'ils ne se contentaient pas seulement d'enseigner une foi orthodoxe, mais qu'ils insistaient sur la «Nachfolge», c'est-à-dire la mise en pratique des enseignements de l'Evangile.

Une question avant de terminer. Si nos assemblées, il y a 100 ans et plus étaient conduites et enseignées par les Anciens et Prédicateurs sortis des assemblées et formés «sur le tas», pourquoi aujourd'hui des jeunes de nos assemblées - de formation plus évoluée - n'entendraient-ils pas la voix du Maître leur dire : «Toi aussi va travailler dans ma vigne ; renonce à une vie bien tranquille. Ne te laisse pas arrêter par ton orgueil, permets au Saint-Esprit de te former : ton assemblée a besoin de toi !»

Je formulerai donc ma quatrième thèse ainsi :

Pour affirmer notre spécificité mennonite, telle que

l'ont vécue nos ancêtres, nous devons envisager un retour à la simplicité dans les trois domaines :

— du style de vie ;
— de la profession ;
— de la vie d'église.

Nous retrouverons ainsi un profil «mennonite» et nous prendrons conscience de notre identité. Nous serons un groupe bien défini parmi l'ensemble des «églises évangéliques» - ni meilleur ni moins bon que les autres - disponibles à la communion et à l'échange fraternel avec tous ceux qui aiment le Seigneur Jésus d'un cœur sincère. Peut-être ne serons-nous pas des «interlocuteurs valables» à certains niveaux, mais notre but n'est pas d'être acceptés par les hommes mais de plaire à Dieu (Gal. 1:10), et surtout de conserver l'héritage une fois transmis aux saints.

Je termine là ces quelques réflexions en vous priant de les examiner avec bienveillance, les considérant non pas comme un réquisitoire contre nos assemblées, mais comme un appel d'avertissement. Examinons-nous nous-mêmes (1 Cor. 11:21).

M.S.

Les vraies valeurs anabaptistes

Exposé de Claude Baecher, pasteur

Valdoie, réunion des prédicateurs et anciens,
29 décembre 1984

Thème formulé par le frère Max Schowalter :

«Quelles sont les valeurs qui nous ont été transmises par nos ancêtres anabaptistes - et lesquelles de ces valeurs ont une qualité, une raison d'être permanente, sont donc normatives pour toutes les générations, voire tous les chrétiens ? (se référer à Ps. 78:3-8)»

«A mes frères et sœurs du Pays de Gex»
(St. Genis, décembre 1984)

Remarques préalables :
Achab, roi d'Israël a dit un jour au roi de Syrie : «Que celui qui revêt une armure ne se glorifie pas comme celui qui la dépose !» (1 Rois 20:11)... L'exposé qui doit le plus attirer notre attention ce matin est celui du frère Max Schowalter qui a derrière lui toute une vie, une longue expérience, dans laquelle il a mis en pratique ce qu'il nous a dit.

Mon exposé, s'il constitue un engagement de vie,

est aussi le résultat d'une réflexion qui a été enrichie par bien d'autres croyants qui ont réfléchi avant moi sur le thème : John Yoder, dans un article de 1969 intitulé «Anabaptist Vision and Mennonite Reality» et les travaux de Jean Séguy, pour n'en citer que deux.

INTRODUCTION

L'évangile a besoin de «celui qui me l'a dit» ! Cela n'enlève rien à l'affirmation de l'Ecriture qui dit que Jésus-Christ nous a donné tout ce dont nous avons besoin. Grâce à lui, nous sommes libres de regarder vers le passé avec reconnaissance, mais aussi avec un certain détachement, une saine distance critique.

Avec le Messie-Jésus, nous sommes toujours en train d'apprendre, de recevoir et d'essayer de vivre des «valeurs». En regardant aux générations de chrétiens passées, nous constaterons qu'elles nous ont influencés. Mais en réfléchissant à notre thème, allons-nous démontrer le constat que Monsieur Alfred Kuen a formulé lorsqu'il disait que «l'histoire nous apprend que l'histoire n'a rien appris à personne» ? (**Ministère dans l'Eglise,** série Ekklésia, Cahiers Emmaüs, 1983, p. 190)

Nous sommes marqués par le passé et cela ne doit pas paraître étrange qu'il nous faille à nous, prédicateurs et anciens des assemblées mennonites de France - ou d'ailleurs - débattre de ce thème... pour voir si nous professons tous l'attachement aux mêmes «valeurs» universelles, nécessaires et suffisantes, valables pour tous les chrétiens... ou s'il nous faut conclure autre chose.

En guise d'introduction, je veux dire que mon exposé constitue un jugement personnel, qui revêtira un caractère moins objectif, donc plus criticable, qu'une exégèse de texte biblique ou qu'un exposé

historique. Chacun d'entre nous a un avis personnel sur les valeurs héritées des «ancêtres». Puis-je suggérer que pendant une minute, nous fassions chacun pour sa part la liste de ces «valeurs héritées» ?...

Il doit être évident que si je représente un avis, l'avis d'un des plus jeunes «anciens» des assemblées mennonites françaises, il ne représentera pas forcément l'avis de ce que pensent les jeunes de nos familles, ni de ce que pensent les jeunes frères et sœurs qui se sont engagés dans nos assemblées. Je veux être le premier à déplorer le peu d'aptitude parmi les jeunes à apprécier les différents héritages des familles chrétiennes (en questionnant leurs livres d'histoire, en rencontrant des croyants d'autres confessions, en regardant vivre les assemblées, en questionnant leurs «pères» spirituels...) ; mais aussi - et c'est lié, je veux le dire en même temps -, je déplore une gêne, une grande hésitation de la part de nombreux aînés à formuler et à affirmer joyeusement des «valeurs» de vie qui font la richesse de l'héritage anabaptiste. Que le feu sacré nous gagne tous, jeunes et aînés, car la «valeur» de cet héritage, comme nous allons le voir, est avant tout une personne, le Christ, et toutes les «valeurs» de vie découlent d'un attachement à Sa personne.

Revenir à ce qu'est «la vision anabaptiste» et à ses valeurs, les confronter à ce qu'il en reste de nos jours dans nos églises est pour nous, aujourd'hui, un privilège nouveau. Plus que jamais, en considérant l'histoire de ces 400 dernières années, les jeunes chrétiens de nos milieux se tournent vers les villes - lieux des études, lieux de travail, lieux où sont concentrés les gens et leurs conflits. - Les jeunes chrétiens veulent aussi y être les témoins du Christ en tentant de traduire les valeurs «héritées» et de les

adapter à leur situation, à leur siècle. Là, les jeunes sont confrontés à des «héritages», des «valeurs» d'autres confessions et font l'objet de nombreux défis. C'est nouveau, prenons-en conscience, et le thème que nous débattons entre nous, cela fait longtemps qu'ils souhaitent le voir débattu avec eux !

Un débat fructueux sur notre sujet aurait aussi pu être mené sur la base d'un thème plus négatif, comme :

«Quelles sont les valeurs transmises par nos ancêtres (nos traditions, si nous voulons donner à ce mot une consonance négative) et qui ne sont pas normatives pour les chrétiens de toutes les générations et de tous les lieux de la terre ?»

Le débat promettrait d'être animé ; mais la grande question qui s'impose à nous est celle de savoir qui sélectionne les «valeurs» en tant que valeurs véritables ? Sur la base de quoi les communautés mennonites vont-elles dire que telle ou telle valeur a un caractère normatif et universel pour l'Eglise ?

Une autre question intéressante aurait été de nous demander :

«Sous quelles influences avons-nous perdu telle ou telle valeur propre à l'héritage anabaptiste ?»

Ce thème présuppose que notre réflexion d'aujourd'hui ait déjà été abordée et que nous nous soyons mis d'accord ! Bonne influence ou mauvaise influence, délivrance ou confession ?

J'ose à peine formuler la question (bien «anabaptiste») de l'influence des valeurs véhiculées par les mass-média, ou de l'influence de la peur (peur de devoir perdre, peur de devoir souffrir ou de perdre un confort ou un prestige), sur nos normes de vie, nos «valeurs», nos manières de voir le monde.

1.-«TRANSMISSION... ANABAPTISTE» ?

Nous pensons que, jusqu'au siècle dernier, après plus de 360 ans d'histoire - certains diraient 2000, voire plus ! - peu a été changé par rapport à l'anabaptisme-mennonite ou au mouvement des Frères Suisses du XVIe siècle. Cette affirmation est fausse, même s'il est vrai que, jamais comme dans notre siècle, les choses n'ont évolué, n'ont été remises en question et n'ont changé !

Aujourd'hui on sait (et les jeunes le savent) que certains «ancêtres» peuvent énoncer des «valeurs» qui semblent normatives pour tous les chrétiens, alors que d'autres en énuméreront éventuellement d'autres, parfois contradictoires par rapport aux premières (par exemple la pratique des «réunions d'ordonnance» avant de participer à la Cène, le refus de se rassembler dans des bâtiments spécialement destinés aux «réunions», la non-résistance, le fait d'avoir des boutons à ses habits ou de porter une barbe...)

Les uns parleront de simplicité vestimentaire, de non-conformité au monde (en pensant au cinéma), d'humilité, de modestie, de distinction des sexes, alors que d'autres parleront de dispositions intérieures, d'obéissance et de soumission aux anciens, d'expériences précises, de confession des péchés des ancêtres pour une délivrance précise, de pratiques précises de l'évangélisation, du retrait du monde (dans sa dimension culturelle ou sociale), voire de la pratique de la langue allemande, du lavement des pieds, d'un «amour» pour la Bible, du refus de prêter serment devant les tribunaux, du sens de l'ordre, d'une activité sans relâche, des principes d'épargne, de la réduction du luxe, d'une vie frugale et sobre, d'une opposition à tel ou tel mouvement religieux...

Plus que jamais, nous posons-nous la question : «Notre héritage est-il tellement supérieur à celui d'autres traditions chrétiennes ?» Il semblerait que nous le croyions ! Mais il faut quand même avouer que c'est un curieux paradoxe, alors même que nous venons de constater que nous avons du mal à fonder et à articuler notre spécificité.

Qu'est-ce qui fait la valeur de l'anabaptisme ?

Nous savons très bien que notre volonté - même cachée - de mettre l'accent sur la dénomination «mennonite» ou «anabaptiste», en nous croyant supérieurs, n'est en tous cas pas légitime, car... sommes-nous tellement les «virtuoses» de Christ ?

La «transmission» dont il est question dans notre thème peut se faire - ou ne pas se faire - de différentes manières : par une éducation de nos pères biologiques, à la manière juive du Psaume 78, par des enseignements dans nos assemblées, par la Bible directement, par les livres qui nous parlent de «nos ancêtres», par des rencontres avec des mennonites ou historiens d'autres horizons, d'autres continents...

Pour ma part, cette transmission s'est aussi faite par la découverte et la lecture d'un vieux livre datant de 1702, trouvé par mon père dans la ferme de mes aïeux du côté paternel. J'y ai lu le témoignage d'anabaptistes du XVIe siècle. Il s'agissait d'un martyrologe qui parlait de la foi et de la vie de quelques réformateurs radicaux... Mais qu'on me permette, pour faire justice à tous mes frères, responsables d'assemblées ou non, et qui ne descendent pas de lignées biologiques «mennonites» (1) de prendre le mot «ancêtres» au sens spirituel

---

(1) Robert Witmer a cité des noms de personnes non issues des familles traditionnellement mennonites et servant dans nos assemblées, dans sa récente contribution sur le thème **«Qui est le peuple de Dieu ?»** : voir l'article dans Christ-Seul N° 7/1984, p. 4.

(c'est-à-dire «des frères et des sœurs qui nous ont précédés et qui nous ont communiqué - transmis - le Christ, «la vision anabaptiste»). Et encore, nous voulons le faire en nous souvenant de l'enseignement de Jésus à ce sujet : N'appelons personne sur la terre notre «Père» (même pas les anabaptistes) à part le Père céleste (Matt. 23:9) ; et si nous disons que «nous avons Abraham pour père», nous devons faire les œuvres d'Abraham» (Jean 8:37ss). Aurions-nous trahi notre héritage par ce que nous vivons ? C'est nous demander si véritablement nous avons hérité...

Les mennonites sont des pèlerins spirituels qui sont pour toujours à la recherche de leur identité, de leurs valeurs. (Je l'ai découvert avec le livre de Jean Séguy qui nous rapportait la vie de «nos» assemblées depuis le XVIe siècle jusqu'à présent, mais aussi par la confrontation de «nos» valeurs avec celles d'autres traditions confessionnelles). Ils constituent **un** peuple (non pas **le** peuple de Dieu) qui a une théologie saine, parce qu'avant tout biblique et respectueuse du choix personnel de chacun. Les communautés mennonites font **partie** du Peuple de Dieu.

J'aimerais à ce stade, formuler différentes thèses pour les soumettre à votre appréciation :

2.-DES «VALEURS» D'EMPRUNT

Voici la thèse : **Lorsque, dans la vie des assemblées, est oubliée la source, l'origine de toute «valeur» agréée par Dieu, nous accueillons, (voire nous recherchons) sans trop de résistance des «valeurs» d'emprunt.**

Au travers de l'histoire de nos assemblées, nous pouvons constater qu'au cours des générations - et sans doute environ toutes les générations de trente

ans - nous avons largement emprunté à d'autres traditions, non anabaptistes, des «valeurs» en vue d'opérer un **renouveau spirituel**. Ainsi, ce qui est appelé «anabaptiste» s'est modifié quasiment toutes les générations. Cela veut dire que des frères et des sœurs ont emprunté ailleurs, en vue de renouveler les assemblées. De marginales qu'elles étaient, ces personnes terminèrent leur vie au «centre» du mouvement, par leur labeur, leur créativité, tenant ainsi, dans leur vieillesse, une attitude modérée et défensive par rapport aux nouvelles tentatives d'emprunts.

Chacun de ces emprunts - s'ils peuvent être identifiés - mériterait que nous nous y arrêtions pour discerner la valeur qui lui est propre et son universalité. Bien sûr, nous n'avons pas fait qu'emprunter, nous avons aussi «exporté» (voyez où nous mène le dénominationalisme !) ; nous avons aussi modifié, affiné, adapté ce que nous avons «emprunté».

Il semblerait qu'il y ait des périodes plus propices à ces changements, ils ne suivent pas avec une précision mathématique des périodes de trente années. Certaines périodes sont plus favorables à ces emprunts : passage de la génération qui crée une assemblée donnée à une seconde, intégration à l'assemblée d'une nouvelle population, persécution intense, fin d'une période de persécution, isolement, passage à un contexte urbain, changement dû à un autre type de ministère de direction...

Ces changements, opérés dans des assemblées qui pourtant gardent la même «étiquette», expliquent ainsi la gêne, la nostalgie que nous pouvons avoir quand des orateurs qui ont «redécouvert» la

spécificité et la force de cet «héritage», nous en rappellent les valeurs (2).

Nous voulons nommer quelques-uns de ces «emprunts» (ou de ces valeurs «extérieures») par lesquels les mennonites français ont été influencés au cours des générations.

Les désigner par leur nom ne manquera certainement pas de produire en nous des attitudes de défense, car nous tous qui sommes réunis - et sans doute le lecteur aussi ! - avons bénéficié d'une manière ou d'une autre de ces apports «extérieurs». Peut-être ont-ils été déterminants dans notre conversion à Jésus-Christ ; peut-être même considérerons-nous certains d'entre eux comme faisant partie de la «vision anabaptiste» de toujours. Pardonnez-moi, mon but n'est pas de blesser inutilement, mais, par honnêteté historique et dans une recherche de fidélité au Christ, je veux le faire humblement. J'aimerais en citer quelques-uns :
— Le piétisme au XVIIIe siècle,
— Les revivalismes au XXe siècle,
— L'école biblique Sainte-Crischona,
— L'Armée du Salut et la Croix-Bleue,
— Les mouvements d'évangélisation des enfants,
— Le pentecôtisme et le prophétisme,
— Une théologie méthodisante,
— D'autres églises évangéliques comme les Baptistes, les Réformés, le mouvement des Frères... au travers d'enseignants, mais aussi au travers d'écoles bibliques ou de facultés de théologie (Nogent-sur-Marne, Vaux-sur-Seine...),

---

(2) Il peut s'agir de mennonites conservateurs comme des représentants de ce qui a été parfois appelé «l'école Bender», à la suite de la publication en 1944 d'un article intitulé «**La vision anabaptiste**», ou aussi d'historiens et de théologiens d'autres horizons.

— Le dispensationalisme ou le nationalisme et le retour à la doctrine des deux royaumes chère à Luther,
— Les frères des lieux d'émigration (Nouveau Monde)
— Sans parler des doctrines de multiples «francs-tireurs» qui sont soucieux de s'attirer à bon compte la considération et le prestige,
— Des doctrines particulières comme celle, assez répandue, de la confession de certains péchés des ancêtres pour obtenir une délivrance ponctuelle,
— L'apparition des Ecoles du dimanche,
— Plus récemment le mouvement charismatique et des mouvements fondamentalement pro ou anti-«œcuméniques»,
— Des institutions spécialisées d'évangélisation ou d'œuvres sociales,
— ...

Ces «emprunts» ou les «valeurs» propres à ces autres mouvements ont provoqué différents courants, d'où résultent parfois des frictions, les uns accusant les autres, inconsciemment ou non, d'une sorte de reniement de la foi ou de la «vision anabaptiste».

Chaque épisode, chaque «emprunt» - même ceux qui représentent des «valeurs communes avec d'autres familles chrétiennes» - doit être évalué pour lui-même dans un esprit de reconnaissance pour la créativité de Dieu et pour Son souci de ne pas laisser les assemblées comme des corps socialement et ethniquement homogènes. Ce n'est pas neuf : l'Esprit de Dieu avait poussé l'apôtre Paul à constater, lui d'abord, cette «sagesse multiple de Dieu, grâce à l'Eglise» (Ephésiens 3:10).

A chaque génération, le vin a changé de qualité (non à cause du temps, mais à cause des influences

visant son renouvellement), sans changer d'étiquette. Notre question est donc : a-t-il déjà tourné au vinaigre ? Combien de fois ? Quel miracle a permis de transformer le vinaigre à nouveau en vin ?

Aujourd'hui, nous voyons les uns être «nostalgiques» d'un passé historique qui s'est transmis de génération spirituelle (souvent biologique) en génération, et les autres qui ne comprennent pas ce qui en réalité les distingue des autres communautés «évangéliques» de notre siècle ; pour cette raison ils veulent enlever l'inutile étiquette «mennonite», la différence reposant uniquement sur ce vague «vague à l'âme» non formulé et si peu vécu. Ils disent : «Si la différence avec les autres églises évangéliques représente ce que veut dire «être mennonite», cela ne nous intéresse pas, car elle est quasi-nulle... Et puis, «mennonite», ça ressemble tellement à «mooniste»... à quoi bon !!».

Sans culpabilisation inutile, avouons qu'il y a une hypocrisie structurelle et confessionnelle quand nous disons au monde que **nous** sommes les anabaptistes, alors que nous ne le sommes plus ou si peu, et que bien d'autres (des réformés, voire des catholiques de nos jours ! - On aura tout vu !) le sont tout autant. Relevons dans nos confessions de foi toutes les affirmations où il est davantage question de ce que nous «devrions être» que de ce que nous «voulons être» ! La Conférence Mondiale de 1984, tenue à Strasbourg, a éveillé l'attention publique sur des valeurs de vie et de pensée dignes de Christ ; mais elle nous a également fait prendre conscience - dans nos assemblées - de ce que nous **devrions** être, alors que nous ne le sommes que si peu ! La question, pour nous, se pose de la manière suivante : Est-ce que nous **voulons** ces «valeurs» perdues ? Nous pensons par exemple à la **non-résistance** (on nous appelle parfois

«église de paix» ou «chrétiens sans défense et sans vengeance» ; Jean Séguy nous a démontré qu'il ne s'agit pas d'une invention des frères américains (... ou russes) ; «porter la croix» n'est pas une option pour les disciples de Jésus, selon les anabaptistes. Nous pensons à la **discipline de l'église** (on nous appelle «église de professants» !), au style de vie simple, à la discipline du «discipulat» normal pour chaque membre de l'assemblée, à l'engagement volontaire dans l'église locale sur confession de foi publique. Oui, il faut bien admettre qu'il y a des valeurs perdues quand aucune assemblée ne s'est franchement déclarée en faveur de **l'objection de conscience**, actuellement en France, et que les **décisions**, malgré nos principes si idéalisés, se prennent quand même par quelques-uns qui négligent de consulter les autres valablement.

Ainsi, nous comprenons que l'affirmation «nous sommes les anabaptistes» crée en ce moment dans nos églises une grande gêne, des difficultés, voire une certaine honte. Admettons la **discontinuité** au point même qu'il existe peut-être une **incompatibilité** entre bien des «valeurs» que nous vivons aujourd'hui et la «vision anabaptiste». Cet «héritage» qui ne nous est pas (encore tout-à-fait) transmis, le voulons-nous ?

Avons-nous vraiment **essayé** de vivre la dimension «professante» des assemblées ? Tous les membres, sont-ils des témoins de la Grâce de Dieu dans leur entourage ? Pourquoi ne le sont-ils pas et sont-ils encore «membres» ? Mettons-nous encore en **pratique** l'exhortation mutuelle de la non-résistance ? Qu'en est-il de la charité, de la dimension communautaire de la vie d'assemblée, d'un style de vie simple ? Aujourd'hui, nous devons constater que bien des personnes engagées par le baptême **ne se sont jamais engagées** à vivre cela, à obéir véritablement à

l'enseignement du Messie ; ils se sont engagés à «croire», en comprenant les enseignements de Jésus d'une autre manière... Nous ne pouvons même plus dire - à la manière de ce qu'avait fait le pape Jean-Paul II quand il était arrivé à Paris - : «Assemblées mennonites, qu'avez-vous fait de vos **engagements** de baptême ?».

Vivons dans notre siècle et non dans la nostalgie d'un passé qui immanquablement a évolué... Il n'y a jamais eu d'âge d'or ; il n'y a eu que des phases où des communautés chrétiennes se sont engagées au **prix de la souffrance** dans un chemin de fidélité au Christ, en attendant le triomphe de Celui qu'elles aimaient. Chaque génération **doit** redécouvrir ce principe **christocentrique** de l'héritage - non plus exclusivement anabaptiste - de nos assemblées.

Certains ont désigné sous le mot «anabaptiste» des valeurs comme un dur labeur, ou bien, comme l'avait fait A. Michiels, journaliste parisien en 1860, en parlant de personnages vertueux, d'hommes de la nature dotés de sagesse, de romantiques originaux, d'ermites mariés, ou comme Erckman et Chatrian dans «l'Ami Fritz» en parlant de la simplicité de la vie naturelle et idyllique à la campagne, du bonheur simple, des gens durs avec eux-mêmes, inflexibles sur le principe du refus des armes. Mais à les écouter, on croirait entendre la description d'une certaine secte spiritualiste ou humaniste, et non pas celle de témoins de Jésus-Christ ! Ou voulons-nous affirmer des «valeurs» comme l'existence de clans familiaux hermétiques ou le retrait géographique ?...

ORIGINE DES «EMPRUNTS» DE REVITALISATION DES ASSEMBLEES :

Ce n'est pas neuf ; Jésus lui-même nous a enseigné

que les réalités extérieures comme les réalités intérieures sont essentielles, l'esprit et le corps ; l'amour doit se démontrer, la foi doit prendre une forme, l'un ne va pas sans l'autre sous peine de sombrer soit dans l'hypocrisie soit dans le légalisme - qui tous deux tuent l'esprit de Jésus. Chaque valeur recherchée pour elle-même peut faire l'objet d'un culte, d'une idolâtrie si elle est recherchée avant le Royaume de Dieu (y compris la simplicité ou la pureté, le baptême ou l'humilité). Il nous faut reconnaître que les valeurs dont nous allons parler dans le prochain chapitre ont souvent pour but de nous rendre plus disponibles pour Christ, pour le service du prochain.

Pierre Sommer père dénonçait : 1) la fausse conception du baptême, qui est devenu dans la plupart des cas une simple forme ; 2) l'absence complète d'esprit missionnaire. Il concluait que «Dieu qui sonde les cœurs, a horreur de tout ce qui n'est que forme extérieure (Es. 1:13-14)» (3).

La nécessité de recevoir un renouveau de l'extérieur naît du fait que des formes (même bonnes) ont été maintenues au détriment de la proclamation joyeuse et libératrice de ce qui faisait la puissance de ces formes. Nous pensons par exemple à la pratique aujourd'hui abandonnée, des «assemblées d'ordonnance», dont Pierre Sommer disait : «Oh cette tendance de l'homme à s'appuyer sur des formes et à apaiser sa conscience par la pratique de cérémonies extérieures, comme elle nous menace, nous, Mennonites !» (p. 38). Pourtant, si à son époque, il fallait «corriger», il nous faût avouer aujourd'hui que «nous avons jeté le bébé avec l'eau du bain», et nous

(3) Dans un article de Christ-Seul de septembre 1934 intitulé «Où en sont nos églises ?», **Pages choisies de Pierre Sommer.** (Pierre Widmer, éditeur, mai 1955, p. 129).

ferions bien de réapprendre à régler toutes les disputes naissantes et les désaccords avant de prendre la cène - même si nous sommes d'accord de la prendre plus souvent que deux fois l'an comme cela se faisait dans les siècles passés (notons qu'au XVIe siècle, ils la prenaient régulièrement !) - Lors de ces «assemblées d'ordonnance» étaient rappelées les «valeurs» ordonnées par le Christ et, après avoir remis toute désunion au net, ou avoir constaté qu'il n'y avait pas de remarque, l'ancien disait : «Dieu soit loué de ce qu'Il nous permette de célébrer la mémoire des souffrances et de la mort de son Fils, notre Sauveur, dans une véritable communion fraternelle». (**Almanach du cinquantenaire, 1901-1951, p. 39**).

Nous devons constater que ces structures, coutumes de vie, même mortes, parce que fonctionnant sans le souvenir de la Vie, du Christ vivant en elles et par elles, ont suffi à maintenir les assemblées en existence très longtemps, tant que les assemblées étaient socialement homogènes. Ce sont aussi elles qui ont contribué à «rappeler» par ce qu'elles symbolisaient, une réaffirmation périodique d'un retour à Christ.

Si **aujourd'hui**, nous voulons «vivre Christ», nous pencher sur **notre** fidélité, sur notre responsabilité à nous, sur notre histoire, si nous voulons vivre la nouvelle réalité d'une réforme «radicale» - ce qui est Sa volonté pour nous, dans notre monde moderne, il faut nous souvenir de deux choses : à la fois de **la réalité intérieure**, qui est «Christ en nous», et de **la réalité extérieure**, des relations, des pratiques, des formes, des structures de vie individuelle et ecclésiale enseignées par le Christ et qui représentent la manifestation, le garant, le signe, le fruit de la réalité invisible dans nos cœurs. Ces signes visibles, véritables «sacrements» (ce mot vient du mot latin signifiant «obligation»), sont dynamiques, car

l'Esprit les anime. La tentation de certains mouvements, «amish» ou mennonites conservateurs d'autres pays, était de légiférer, donc d'ajouter certains **autres** signes que le Christ n'a pas commandés dans le détail (barbe, agrafes, certains types précis de vêtements...). Il y a, n'essayons pas de nous y dérober, les cas-limites à évaluer, et où certainement il faudra savoir mettre l'accent plus sur l'esprit que sur les objets. Il nous faut apprendre à parler de ces choses avec un peu d'humour, apprendre à vivre notre affranchissement de tous ces «il faut». Nous sommes invités à **«triompher du monde par notre foi»** (1 Jean 5:4) et «ce message consiste en ce que Dieu nous a aimés le premier et qu'Il a envoyé son Fils comme victime expiatoire pour nos péchés» (1 Jean 4:10). Le secret de notre «non-mondanité» est dans l'Evangile.

Les formes... Nous nous souvenons que Paul, l'apôtre, nous a mis en garde contre les dangers qu'elles pouvaient représenter si elles étaient vécues sans la présence de Christ, sans l'ordre de Christ, sans l'obéissance à la dynamique de l'Esprit, à l'impératif missionnaire :

Colossiens 2:8

Prenez garde que personne ne fasse de vous sa proie par la philosophie ou par une vaine tromperie, s'appuyant sur la tradition des hommes... **et non sur Christ»**.

v. 16 : «Que personne donc ne vous juge...»

v. 18 : «Qu'aucun homme sous une apparence d'humilité... ne vous ravisse à son gré le prix de la course...»

v. 20 : «Pourquoi vous impose-t-on ces préceptes : Ne prends pas ! Ne goûte pas ! Ne touche pas !...?»

v. 23 : «ils ont une apparence de sagesse... mais ils sont... **sans aucun mérite**.

Laissons conclure un homme qui a amplement réfléchi à notre sujet :

«Perpétuer des formes sans pouvoir, est spirituellement plus préjudiciable que générateur d'espérance, c'est de l'hypocrisie. Il n'est pas étonnant que les Mennonites qui n'ont pas découvert les valeurs de l'héritage anabaptiste pour leur propre vie et dans leur propre temps, ont cherché à le remplacer par des expériences charismatiques, des ferveurs évangéliques ou un style de vie orienté vers le service. Bien que la vérité soit envoyée dans le cœur de mille manières, nous ne devrions pas échanger notre droit d'aînesse contre une misérable soupe, ni rejeter l'inspiration qui a formé notre passé sans savoir ce que nous sommes en train de faire». (Clarence Baumann, «**Recovering the Anabaptist Movement**», roneo. p. 16).

Cette inspiration consistait justement à vivre, à réaffirmer en toute circonstance la souveraineté du Christ. Nous ne sommes donc pas témoins d'une tradition, mais du Christ.

3. DES «VALEURS»... de l'héritage ANABAPTISTE

Voici la thèse que nous avons choisie d'avancer :

Les «valeurs» que nous voulons réaffirmer sont **toutes** ordonnées, enseignées, instituées par **Jésus-Christ** - sans quoi nous refusons leur portée normative et universelle -. C'est là une des richesses, LA richesse de l'héritage anabaptiste (pas uniquement le sien !). Ce critère de sélection est aussi valable pour les «emprunts» dont il a été question précédemment. Par Christ, ces «valeurs» tiennent ou tombent. Toute valeur autonome, aussi humble, pure et volontariste

qu'elle semble être, est de l'idolâtrie si elle est imposée.

Cette thèse était clairement enseignée par les anabaptistes dès le XVIe siècle et leur a valu l'hostilité de toutes les «puissances» dont les principes n'étaient pas en harmonie avec ceux du Christ mort et ressuscité. L'affirmation centrale est que **JESUS représente un modèle de re-création, de vie, aussi bien dans sa dimension personnelle que sociale** (ce qui est une affirmation différente des options tant catholiques que protestantes professées à ce moment-là !)

a) INVITATION UNIVERSELLE

L'invitation anabaptiste n'a jamais été dénominationnelle, au contraire, elle s'est toujours adressée à tout homme. Et le mouvement d'évangélisation n'a pas commencé avec les Frères Moraves, mais a bien été pratiqué par les communautés anabaptistes. Hans Denck disait : «Personne ne peut véritablement connaître Christ, s'il ne le suit par sa vie». C'était dans les premières décennies du XVIe siècle. L'invitation du Christ est universelle :

«Allez, faites de **toutes les nations** des disciples... enseignez-leur à garder **tout** ce que **JE** vous ai prescrit» (Matthieu 28:19).

C'est le programme de fidélité que l'Anabaptisme s'est proposé d'accomplir. Le mot «anabaptiste» (4) nous a été accroché au cou par les théologiens des églises officielles (et pour cause !). De même pour le mot «mennonite» ; je fais l'économie de très nombreuses citations pour gagner du temps, mais je

---

(4) Le mot «anabaptiste» signifie «re-baptiseur». En réalité, c'est une appellation que nous contestons ; il n'y a qu'un baptême - et ce n'est pas celui des nourrissons - selon notre compréhension des Ecritures.

suis sûr que si Menno Simons (env. 1496-1561) savait que des églises chrétiennes portent son nom, il en pleurerait de découragement.

Il fut un temps, cette étiquette était plus nécessaire (5)... Mais aussi plus caractéristique de certaines «valeurs». S'il est une «étiquette» qui fait barrière à **l'esprit** du dénominationalisme - ce qui justement est mauvais dans ou derrière les étiquettes - c'est bien celle de «mennonite». Mais il y a tant de choses paradoxales parmi les hommes depuis la chute, et même parmi les «enfants de Dieu»...

b) CHOISIR PARFOIS ENTRE L'HERITAGE ET LES «EMPRUNTS»

La **non-résistance** n'est utile à être prêchée et vécue que parce qu'elle est un message, une alternative du Christ à proclamer à un monde en ruine. La non-violence est une option de vie qui fait partie de la conversion à Christ. Christ fait appel à la décision de l'homme. L'objection de conscience n'est pas seulement là pour «nos» enfants, afin qu'ils puissent avoir un statut qui leur permette d'accéder à l'un de leurs caprices à la mode. L'école de Christ, qui nous enseigne à refuser toute violence physique envers les hommes, dans l'assemblée comme hors de l'assemblée et des frontières nationales, est l'une de ces «valeurs» héritées de Christ, vécue et véhiculée par nos «ancêtres spirituels».

L'évangélisation est conçue différemment si elle s'efforce vraiment à appeler des personnes à se repentir et à vivre la réalité nouvelle en se joignant à une nouvelle communauté ou si elle n'est qu'une

---

(5) Elle est apparue en 1544 sous la plume de la Régente de Frise, qui voulait les distinguer d'autres mouvements plus anarchiques.

technique qui permet à un adolescent d'une église de passer «chrétiennement» sa crise d'adolescence ou de faire face à sa culpabilité. L'assemblée anabaptiste est une assemblée missionnaire - non pas une institution spécialisée -.

Les «institutions» (évangélisation, œuvres sociales diverses) sont nées aussi d'«emprunts» extérieurs à l'«héritage anabaptiste». Elles ont été créées par la structure même des églises de multitude et nous nous en servons amplement pour palier à quelques lacunes intérieures à nos communautés.

c) DES VALEURS VRAIES

Parmi les «valeurs» que nous voulons joyeusement réaffirmer, se trouve aussi la préoccupation d'une vie et d'une pensée conformes aux normes du Royaume qu'avait inauguré Jésus. Cela implique une **non-conformité aux normes du monde ambiant** - c'est aussi cela qui a mené le Christ à la croix ! - «Il n'en sera pas de même au milieu de vous», avait dit le Christ, en se référant à la **manière de diriger** en vigueur parmi les humains (Matthieu 20:26). Il en découle donc un style de direction des communautés chrétiennes promouvant à la fois l'unité et la diversité, en prenant au sérieux l'enseignement biblique du «**sacerdoce universel**» de chaque croyant : le congrégationalisme ! Mais de là découle aussi toute une volonté de faire face -en communauté- à de nouveaux problèmes, à de nouvelles décisions, dans la confiance de la présence du Saint-Esprit. Tel a été le Christ dans ce monde, telle doit **aussi** être Son Eglise. Toujours à nouveau doit y être réaffirmée cette volonté de vivre dans Sa solidarité pour être Sa messagère.

Voici des «valeurs» qui, sans ordre précis, font partie de la «vision anabaptiste» et qui - selon nous - ont été instituées, enseignées par le Christ. Par souci de fidélité aux Ecritures, ces valeurs doivent être vérifiées.

Les croyants sont tous appelés à «suivre» le Christ («Nachfolge» = «discipulat» = suivance). Avant tout, **les nouveaux croyants font partie d'une nouvelle réalité locale.** Là, ils s'engagent avec leurs frères et sœurs en Christ à «vivre dans la résurrection» (une manière de dire datant de 1527, qui signifie «vivre sous la seigneurie de Christ»). Ils y sont **baptisés** et peuvent ainsi prendre part à la **Cène**, éventuellement **au lavement des pieds.**

D'autres «valeurs» sont vécues :
— La **repentance** pour ce qui n'est pas conforme aux enseignements de Christ ;
— Un profond sens de l'existence d'une **fraternité mondiale** ;
— Une marche dans la **sainteté** et une **piété** généralement discrète ;
— L'attachement au principe d'une véritable **«église de professants confessante»** qui, confrontée aux hommes, proclame la nécessité de «naître d'en haut» et de s'engager résolument à **«suivre le Christ**, quoi qu'il en coûte».
— La mise en avant de cette priorité cherchant à être droit et vrai, recherchant la **simplicité de vie**, ayant Jésus comme modèle vivant de transparence et de vérité. Il y a aussi des implications par rapport à nos paroles : nous renoncerons aux serments (Mat. 5:33-37).
— L'attachement à la **discipline fraternelle et aimante**. La volonté de «mettre en ordre», de réconcilier des personnes dans l'assemblée, en cherchant à restituer une unité d'intention. Ce

processus qui comprend l'encouragement et l'exhortation mutuelle fut appelé «**la règle de Christ**» au XVIe siècle (Matthieu 18:15-17). Les vrais disciples s'engagent dans une communauté chrétienne localisable (6).

— Le ministère de la **réconciliation**, s'il s'exerce par la proclamation de l'Evangile (2 Cor. 5:18), s'exerce aussi dans l'assemblée comme l'une des dimensions de l'amour entre «frères et sœurs». Nous sommes là aussi, et d'abord, des artisans de paix qui peuvent régler des querelles. C'est «la foi qui est agissante par la charité» ! (Galates 5:6). La pratique de l'amour et du **service** envers le prochain, l'aide mutuelle, la communion concrète dans la communauté, le contentement et **un certain détachement des biens** caractérise l'attitude des disciples. La simplicité, l'authenticité et l'humilité, le bonheur, s'expriment au travers du comportement, la manière de s'habiller, de manger et de boire, de parler... C'est **une manière d'être disponible pour le Christ.**

— Etant avertis de l'hostilité du monde - et l'ayant maintes fois expérimentée par le passé - les disciples cultivent une **attitude** de **confiance, d'abandon à Dieu** pour le futur, pour les lendemains, se préparant ainsi à des temps de persécutions. Ils s'exhorteront avant tout à la fidélité à Christ, qui peut impliquer des résistances, des désobéissances civiles, la révélation des péchés des peuples... La souffrance fait partie du «discipulat» (Rom. 8:17 ; 1 Pierre 4:12). Les disciples du Christ savent compter sur la présence, dans le monde entier, d'un peuple qui appartient à Dieu, **identifiable**, et sur la solidarité éventuelle d'un réseau d'assemblées disciplinées par le Christ.

- Ils refusent toute hiérarchie parallèle interférant dans les décisions de l'assemblée et ils **désigneront**

---

(6) Cela peut être une «maison d'assemblée» et pas forcément un bâtiment spécialement construit à cet effet !

leurs propres «serviteurs de la Parole».

- En attendant la venue en gloire du Juste Juge, JESUS, ils obéiront à l'impératif **missionnaire** (Matthieu 28:18-20), la proclamation joyeuse des dispositions gracieuses de Dieu qui nous demande de «faire des disciples» de Christ et de les intégrer par le baptême à une assemblée de croyants.

- **La non-résistance** au méchant implique le refus de la violence ou de la puissance dominatrice (refus du service militaire, résistance à toute politique avilissante et oppressive, remise en question de tout nationalisme, recherche de solutions dignes de Christ dans les conflits personnels...). Cette discipline d'amour souffre le mal plutôt que de le dispenser.

- **La non-mondanité** (7) (cf. Rom. 12:2) ou **non-conformité au monde**, est nécessaire à cause de notre attachement à des valeurs distinctes de la société environnante. Chaque génération a à repenser le contenu de cette non-mondanité, car en définitive, la mondanité tourne toujours autour des mêmes tentations : jouir, avoir, pouvoir, paraître. C'est autre chose que d'avoir conscience de constituer un ghetto physique et hermétique.

Cette énumération n'est de loin pas close ; la vie par l'Esprit de Christ peut revêtir des facettes tellement multiples, faisant appel à notre créativité, à notre énergie inventive, pour réaliser les œuvres bonnes préparées d'avance (Rom. 8:9ss et Matth. 5:16) selon le modèle que Christ nous a laissé !

Le chapitre suivant tâchera de cerner quel est l'apport spécifique de l'anabaptisme aux églises du XXe siècle concernant l'approche de l'Ecriture.

---

(7) «L'ethnocentrisme» dénoncé lors de la Conférence Mondiale de 1984, est l'une des déviations dont nous avons à nous débarrasser.

d) UNE APPROCHE SIMPLE ET CHRISTOCENTRIQUE DES ECRITURES

Jésus le Messie nous a appelés à le «suivre», sûrs du pardon du Père, dans la joie de l'affranchissement du pouvoir des péchés, dans le chemin de la liberté. Il l'a inauguré pour nous. Désormais nous avons reçu mandat d'être Ses témoins et nous avons été revêtus de l'autorité, de la puissance de son Esprit.

C'est grâce à des confrontations théologiques, à des échanges fraternels avec des personnes d'autres «familles» chrétiennes que nous avons été éclairés sur notre propre approche des Ecritures. S'il est vrai que nous avons été quelquefois qualifiés de «biblicistes», négativement ou positivement, c'était en tous cas pour signifier notre attachement profond à la Bible, à sa lecture, à sa méditation, à son enseignement, à sa direction. Toutefois, nous avons dit dans les chapitres précédents que **nous n'acceptons comme «valeur» à portée normative et universelle que ce qui a été enseigné et institué clairement par Jésus...** et non par la Bible dans son ensemble, même s'il nous faut préciser qu'il s'agit du Jésus des Evangiles !

La Bible est «l'autorité» d'un grand nombre de dénominations protestantes et le fait que nous soyons en accord avec elles sur ce point n'explique pas les différences parfois sérieuses que nous pouvons avoir avec elles, différences avant tout de pratique et d'éthique. Que l'on me pardonne de figer ce qui, en réalité, n'est pas aussi net que cela ; ne sommes-nous pas dans un siècle où les catholiques donnent aux mennonites des leçons «d'anabaptisme» et où des mennonites donnent aux catholiques des démonstrations du «salut-par-les-œuvres-malgré-tout» ? **Ce qui caractérisait l'anabaptisme** dans la formulation de sa foi, quand il était confronté à d'autres théologies

(catholiques, luthériennes, réformées), **c'était qu'il refusait toute approche de la Bible qui tendait à diminuer l'autorité de Jésus et à rendre caduc son enseignement.**

L'Ecriture elle-même explicite **une approche «christocentrique»**. Toute pensée doit être amenée «captive à l'obéissance de Christ» (2 Cor. 10:5). L'Ecriture est crue «afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre» (2 Tim. 3:16-17). Qui définit cet «accomplissement», le caractère «bon» de l'œuvre, sinon le divin Révélateur de Dieu : Jésus de Nazareth ? Ultimément, nous lirons la Bible avec l'éclairage de la vie, des ordres, de la mort, de la résurrection, de l'ascension, du Règne, de l'Esprit de Jésus-Christ (1 Cor. 2:1-5 ; Phil. 3:8-12 ; Rom. 7:6 ; Rom. 6:17 ; Col. 2:3 ; Jean 1:14). L'important c'est la nouvelle créature ! (Galates 6:14-16). Nous approchons la Bible d'une manière christocentrique et simple.

S'élevant contre une «utilisation vaniteuse de la Révélation», Sattler disait déjà au XVIe siècle : «Christ est simplement oui et non, et tous ceux qui le cherchent simplement vont comprendre sa Parole» ; ou alors il demandait : «Pourquoi Dieu ferait-il connaître sa volonté s'il ne voulait pas que les personnes la mettent en pratique ?»

Les mennonites, un peuple qui, si longtemps, représentait un «ennemi à abattre» parmi les peuples, à cause de leur soumission à Jésus comme «Seigneur des souverains», affirmaient la non-ingérence de l'état dans les affaires de l'assemblée. Les «frères» croyaient que **la Bible énonce suffisamment clairement la volonté de Dieu pour chaque domaine important de l'existence,** pour qu'ils s'y soumettent. La réalité entière de l'homme doit être soumise aux exigences de Christ.

Ce qui est réellement un jeu, c'est la question des présupposés, de l'approche des Ecritures, finalement de la prise au sérieux de Jésus de Nazareth comme Messie. Il est vrai, qu'en tant que «protestants», nous approchons aussi initialement la Parole comme Luther l'avait fait, en demandant : «Où trouverai-je un Dieu qui m'est favorable, un Dieu qui me pardonne ?» Mais à partir de là, nous affirmons que **la foi prend une forme**, celle du Christ. Il y a une nouvelle création, et le Saint-Esprit nous qualifie pour vivre une vie qui cherchera à révéler le Christ. Christ est la réponse de Dieu et pas uniquement son pardon.

Menno Simons disait :

«Dans le Nouveau Testament, nous sommes dirigés par l'Esprit, la parole et le conseil, l'exhortation et la pratique de Christ. Ce que ceux-ci permettent, nous sommes libres de le faire, mais ce qu'Il interdit (le Christ), nous n'en sommes pas libres. A ceci doivent se conformer tous vrais chrétiens, et non pas à des histoires douteuses et à des passages obscurs, desquels ne peut être tiré rien de certain et qui enseignent exactement l'opposé de ce que les apôtres du Seigneur ont enseigné publiquement» (Complete Writings, p. 186).

Menno déconçait une **fausse «liberté»** dont se réclamaient certains et disait que plusieurs choses étaient interdites dont l'hypocrisie, le fait d'être mêlé à des entreprises qui ne portent pas de «bons fruits», la conformité au monde, la vie dans l'abondance (!), la vanité, l'idolâtrie, la participation à la guerre - ou la contribution aux guerres - et il concluait en disant que «ces choses sont impures pour les purs !» (CW. p. 183).

C'est extraordinaire que Menno Simons (dont les écrits sont malheureusement tellement peu connus en

France) mettait sur toutes les pages de garde de ses nombreux écrits le passage de 1 Corinthiens 3:11 : «Car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui a été posé, savoir Jésus-Christ».

Sattler disait en 1527, dans un traité sur le baptême :

«Les enseignements humains (*ajouts de règles et traditions humaines, même religieuses*) *sont interdits, car le Christ lui-même a tout ordonné adéquatement, selon le commandement de son Père ; c'est pour cette raison* (*pour nous le révéler*) *qu'Il vint sur la terre et qu'Il paya tout par son sang. Nous voulons l'écouter lui seul. A Lui et au Père, dans le Saint-Esprit soient éternellement la gloire, la louange et l'honneur ! Amen».* (cf. Mon «Mémoire sur Michael Sattler», p. 142. - C.B.)

Laissons parler encore **Pilgram Marpeck :**

«Celui qui cherche le salut doit apprendre cette humilité du Christ (*service, abaissement, souffrance, sacrifice volontaire*), *autrement la rédemption n'est pas possible...*

C'est dans l'humilité de la condamnation que les saints de Dieu peuvent apprendre l'humilité de Christ. C'est là que notre péché a mené le Seigneur... Il n'y a aucune rédemption en dehors de cette humiliation profonde du Christ».

Et plus loin, il dit :

«Ainsi, tous les croyants vivent et habitent dans le temple ressuscité du corps de Christ». (*8*)

Les anabaptistes se savent vivre dans la solidarité et dans l'Esprit de Christ.

---

(8) Cité par Neal Blough, «**Christologie Anabaptiste, Pilgram Marpeck et l'humanité du Christ**», Labor et Fides, 1984, p. 220-221.

De même, dans l'«Enchiridion» de **Dirck Philips,** (9), il était précisé «sept ordonnances» que Jésus-Christ avait ordonnées, promises, annoncées, enseignées et instituées. Selon la coutume en vigueur au début du siècle dans nos assemblées, nous devions les rappeler, les pratiquer, et nous examiner à la lumière de chacune d'elles avant de prendre ensemble le repas du Seigneur. Ces «sept ordonnances» fondées uniquement sur le Christ, selon ce livre, «nous aident à reconnaître l'Eglise du Christ» (10). Nos assemblées y seraient-elles identifiées ?

Notre approche de l'Ecriture est centrée sur Jésus. Cette approche éclaire le reste des écrits, l'Ancien Testament comme les lettres des apôtres. Nous voulons tenir en grande estime ce grand principe d'interprétation de l'Ecriture qui est celui de la prise en compte de **la révélation progressive**. Dans la Bible, il y a un progrès de l'ombre (Ancien Testament) à la réalité elle-même, qui est Jésus le Messie et son règne (Hébreux 10:1 et Colossiens 2:17).

Cette approche est aussi une des «valeurs» anabaptistes. Qu'en est-il de l'«héritage», de la «transmission» ?

Bien sûr, cette approche de l'Ecriture n'exclut pas le travail de l'exégète, les deux s'impliquent mutuellement. Toute «valeur» dont il est question doit être vérifiable dans les Ecritures.

---

(9) Dont Pierre Sommer disait au début du siècle qu'il était «constamment redemandé» et qu'il «avait acquis dans nos assemblées une certaine notoriété», mais dont la lecture fut finalement abandonnée par nos assemblées.

(10) Pierre Widmer, **Almanach Mennonite du Cinquantaire**, 1901-1951, p. 39 : «Les sept ordonnances de Dietrich Philips», trad. résumée par Pierre Sommer.

CONCLUSION : NOTRE SITUATION

Dans notre «nostalgie», nous serions tentés d'avoir un réflexe inutile, celui de vouloir faire comprendre aux autres chrétiens, aux jeunes de nos assemblées entre autres, que nous avons quand même été «sincères», qu'en définitive nous avons quand même été «respectables»... Malheureusement, nous avons été parfois plus soucieux de faire cela que de démontrer notre attachement, notre fidélité au Christ et à la mission qu'Il nous a confiée. Dieu le sait. Notre responsabilité, c'est d'être trouvés fidèles aujourd'hui.

Un grand nombre de «valeurs» ont été véhiculées par l'anabaptisme ; pourtant il nous faut constater qu'il en reste assez peu quand on examine nos assemblées dans leur dimension communautaire. Qu'en est-il des communautés radicales de «suivance» de Jésus ? Celles-ci ne se révèlent-elles que dans les régimes totalitaires ? Le mal est-il moins le mal dans nos pays dits «libres» ?

Il se peut que, dans notre réflexion commune, nous reconnaissions certains échecs et que nous souhaitions le changement dans le sens de vouloir réduire la distance qui sépare la réalité vécue de nos assemblées, de la vision anabaptiste (ou de Jésus !). Toutefois, une question se pose : «Pouvons-nous encore en bonne conscience nous réclamer de la «tradition anabaptiste-mennonite» aujourd'hui ?... dans la lignée de leur foi ?

Même si un conducteur d'église, un ancien revient à une approche de la Bible comme nous l'avons décrite, à une pratique, à des convictions anabaptistes plus affinées, et qu'il veuille vivre la radicalité de ce que Dieu veut qu'il vive avec ses frères, le pourra-t-il ?...

Le pourra-t-il sans manipuler ses frères ou ses sœurs, sans renoncer à la non-résistance enseignée par le Christ ?... Sans aller à l'encontre de la responsabilité des autres frères et sœurs en imposant ce type de réforme ou de restitution ?

JESUS sera toujours plus vrai que ses disciples, plus aimant que ses témoins ; mais n'avons-nous pas, par souci d'obéissance, à **vouloir** ardemment que la dimension communautaire de son enseignement soit remise en honneur ? Il semblerait que - aujourd'hui comme au XVIe siècle - nous y soyons invités par la voie d'une discipline fraternelle et aimante qui, faite dans l'Esprit du Christ qui agit en nous, pourra contribuer à cela. Plus que jamais, l'occasion est donnée aux chrétiens jeunes qui vivent dans un contexte urbain, de vivre ces implantations communautaires, «sel de la terre» et «lumière du monde»... Ou bien, vont-ils rejeter cet héritage sans savoir ce qu'ils sont en train de faire ?

Saurons-nous distinguer entre «tradition des hommes» et obéissance à Christ quand nous serons appelés à communiquer à des personnes (plus ou moins réfractaires à **leur** conception de l'anabaptisme), quelles sont les richesses merveilleuses d'une vie vécue **en solidarité avec le Christ ?** Certains jeunes ne sont-ils pas vaccinés par l'image sans saveur que parfois nous leur donnons de ces «valeurs» ? Le monde a besoin du salut qui est en Christ. Rendons grâce à Dieu pour cette épuration qu'il nous est possible de vivre, en étant confrontés à la foi de nos «Pères», au Christ. Le jugement commence par la maison de Dieu et «chacun portera sa propre charge» (Galates 6:5).

D'autres chrétiens, nombreux, qui sont moins préoccupés que nous de surmonter une fausse

conception du christianisme, sont plus avides de voir et de vouloir la réalisation de communautés chrétiennes fidèles avant tout au Christ, au témoignage anabaptiste... Ne nous faudra-t-il pas aussi nous tourner vers eux pour vivre cette réalité et leur communiquer les trésors de sagesse qui se trouvent dans notre «héritage», les avertir fraternellement des dangers et des tentations, les enseigner ? Sachons voir l'Eglise comme le Christ la voit.

Au travers des siècles, Jésus, malgré les faiblesses de ses témoins, et par le vase fragile, souvent rebelle, a continué de vivre et de faire entendre Son appel.

Comme le disait Clarence Bauman, «il n'y a pas de chemin facile vers l'authenticité. Chaque génération doit chercher et trouver sa propre vérité». Il semble que, dans notre génération, cela sera plus difficile sur le terrain d'une ingratitude ou d'une ignorance face à l'histoire. L'héritage anabaptiste est un legs historique sans prix, car il consistait à vivre la réalité du Christ vivant.

Nous, mennonites, sommes appelés à être prudents et zélés ; mais notre vocation n'est pas de préserver une attitude inconditionnellement défensive qui a le seul souci de préserver ou de protéger, de perpétuer une tradition, et non la foi dans le Ressuscité. Peut-être que d'autres églises évangéliques nous rappelleront dans notre siècle quelques «valeurs» anabaptistes ! C'est l'humour de l'histoire ! Jésus est Seigneur !

Aujourd'hui, rester crispé sur des noms de famille biologiquement «mennonites», c'est professer une fausse foi, c'est se confier à une fausse élection, une fausse assurance. Dieu peut faire un peuple avec ceux

qui n'étaient «pas son peuple» ! L'important, c'est de vivre la nouvelle création dans notre époque.

Le sociologue catholique Jean Séguy, à la fin de sa volumineuse recherche sur les mennonites de France, essayait d'entrevoir l'avenir possible des assemblées, et disait que les conditions de l'expansion de nos communautés sont présentes, «à condition d'être capables de briser l'isolement du réseau de familles dont elles (les assemblées) tirent leur cohésion actuelle. Voudront-elles et sauront-elles le faire ? A cette question, l'avenir seul apportera une réponse». (11) La foi en la souveraineté du Christ se vivra toujours en tension avec la tentation de l'isolement familial. Nous sommes avertis de transcender, de dépasser nos structures par trop centrées sur l'esprit de «clan» familial, ou au moins d'en accepter la tension. Ces isolations familiales trop hermétiques sont l'un des plus grands obstacles à l'évangélisation dans les secteurs où sont implantées nos communautés.

Nous avons constaté que les «valeurs» de l'anabaptisme dérivent toutes d'une «solidarité inconditionnelle avec Christ» - selon l'expression récente de Denny Weaver (12). En réalité, la centralité de Christ se perd là où il est davantage question de préserver que de conquérir, d'évangéliser, d'être fidèles dans notre confrontation au monde, à d'autres cultures, à d'autres dénominations. Nous sommes invités à rester attachés au grand principe d'une église, fidèle avant tout à son Maître, faisant ce qu'il aurait fait, allant où il serait allé... et qui se réforme sans cesse.

---

(11) **Séguy Jean, Les Assemblées Anabaptistes-Mennonites de France,** Mouton. Paris. La Haye, 1977, p. 833.

(12) Mennonite Quarterly Review, octobre 1980.

Jean Séguy disait que, dans les assemblées mennonites, «la référence à «nos pères» emporte toujours l'adhésion» (p. 811). Aujourd'hui, il nous faut résister à la tentation de vouloir tout justifier au nom de ce principe, pour nous exercer à une sainte auto-critique sur la base de la Révélation de la Parole.

Si nous avons du mal à nous situer, souvenons-nous que Pierre, le plus bouillant des apôtres, a renié son maître trois fois et plus ! La vérité sera toujours à être. «Etrangers et voyageurs sur la terre» (1 Pierre 2:11)... sur le plan géographique, spirituel, mais aussi «voyageurs» dans la recherche de la fidélité à la foi. Quel beau nom que celui que portaient les premiers disciples de Jésus, avant toute étiquette : «les gens de la Voie»... Mais voilà que, déjà ! ils avaient une étiquette.

Avec une saine théologie biblique, redisons qu'il n'y a pas de découverte de Jésus-Christ sans engagement à Le suivre : Penser comme il a pensé, faire ce qu'il a ordonné, regarder comme il a regardé, aller où il est allé. Son Esprit nous y conduira. Dans ce chemin, le légalisme et l'hypocrisie, l'arrogance et la propre suffisance doivent faire place à une reconnaissance humble d'avoir été appelés à prendre part au salut glorieux que le Christ nous a acquis. Finalement, cet héritage n'est pas le nôtre, comme si nous pouvions le doser, le contrôler ; il est celui du Christ, accessible à tous par l'Evangile... et... «nous sommes des serviteurs inutiles» ! (Luc 17:10). «S'ils se taisent, les pierres crieront !» (Luc 19:40).

Au chef de l'Eglise qui ne se limite ni à l'appellation «Israël», ni à celle de «Mennonite» ou d'«évangéli-

que »... pour en garantir la fidélité et l'élection, mais qui, à partir de pierres, peut faire Ses témoins, soient adoration et obéissance, aujourd'hui et dans toutes les générations !

Cl. B.

Bibliographie

- **Almanach Mennonite du Cinquantenaire** 1901-1951

- Clarence Bauman, document ronéoté, «**Recovering the Anabaptist Movement**»

- H.S. Bender, «**La Vision Anabaptiste**»

- Harold S. Bender, **Voici mon peuple,** Editions Agapé, Montbéliard/France et Flavion

- Neal Blough, **Christologie Anabaptiste, Pilgram Marpeck et l'humanité du Christ**, Labor et Fides, 1984.

- Robert Friedman, **The Theology of Anabaptism,** Herald Press, Scottdale, Pennsylvania, 1973.

- **«Gemeinde Unterwegs»** N° 4 d'avril 1983, qui porte le titre «Warum es so viele Richtungen unter den Mennoniten gibt ?» (Pourquoi y a-t-il tant de tendances diverses chez les Mennonites ?)

- Walter Klaassen, **Anabaptism : Neither Catholic nor Protestant,** Conrad Press, Waterloo, Ontario, 1973.

- **Mennonite Quarterly Review,** octobre 1980, «Discipleship Redefined : Four Sixteenth Century Anabaptists», de Denny Weaver, p. 255-279.

- **Mennonite Quarterly Review**, avril 1984, «Anabaptism and the Ethnic Ghost», Calvin Redekop, p. 133-146.

- Jean Séguy, sa thèse : **Les Assemblées Anabaptistes-Mennonites de France** Mouton éditeur, Paris-La Haye 1977.

- Pierre Widmer et John Yoder, **Principes et Doctrines Mennonites**, publications Mennonites, Montbéliard et Bruxelles, 1955.

- John Yoder, «Consultation on Anabaptist Mennonite Theology», Papers Read at the 1969 Aspen Conference, edited by A.J. Klassen, Published by the Council of Mennonite Seminaries, 1970, Fresno, CA : l'article de Yoder est intitulé «Anabaptist Vision and Mennonite Reality», p. 1-46.

4 — Actualité du message mennonite

Allocution prononcée lors de la série de Conférences organisées par le Conseil Protestant
Strasbourg 05/10/1984
par Pierre WIDMER

En octobre 1961, lors de l'Assemblée Générale du Protestantisme français à Montbéliard, au cours de la grande réunion publique du dimanche après-midi au Temple Saint-Martin, le Professeur **Georges Casalis** déclarait sans ambage :

«Le temps vient où il n'y aura plus que des chrétiens professants. Il faudra être personnellement engagé...» (citation faite de mémoire).

A ses yeux, la déchristianisation était inéluctable. Il n'y aurait plus de christianisme de masse ni d'église de multitude. Sous la pression des nouvelles idéologies, où même de la persécution comme à l'Est ou ailleurs, **seuls les croyants professants,** prêts à confesser leur foi quel qu'en soit le prix, pourraient tenir.

Etait-ce une prophétie ? Pas au sens charismatique sans doute. Mais en tout cas, prévision d'un théologien intelligent et engagé.

Faut-il rappeler le propos de Martin Luther, selon lequel il désirait rétablir «une véritable église chrétienne pour les chrétiens sérieux» (die mit Ernst Christen sein wollen), «qui confesseraient l'Evangile par leurs vies aussi bien que par leurs langues», comme l'a écrit le Professeur H.S. Bender dans «La Vision Anabaptiste» (p. 18 de l'édition française, 1950, Montbéliard). H.S. Bender s'appuyait sur des sources sérieuses pour affirmer que Luther «abandonna ce plan parce qu'il n'aurait pas assez de telles gens». (Voir les notes de l'ouvrage cité).

Zwingli affronta le même problème : réunir les «chrétiens sérieux» séparément de la masse des chrétiens nominaux». Mais il suivit la même voie que Luther. «Tous deux s'attendaient certainement à ce que la prédication de la Parole de Dieu et l'administration des sacrements portent des fruits dans «une vie chrétienne sérieuse», au moins chez quelques-uns, parmi la masse des indifférents» (cf. Bender, p. 18).

Le «message des Frères suisses» est resté celui de la lignée anabaptiste-mennonite, en se précisant. Le nombre des chrétiens décidés à former une vraie église n'était pas pour eux le critère à retenir...

Il ne s'agit pas d'agir pour avoir le nombre avec soi, mais d'obéir à la Parole de Dieu, indépendamment des pressions de l'Etat, du Pouvoir, des traditions mortes. Contre le choix de Zwingli, les «Frères» ont choisi d'obéir au lieu de temporiser avec les Autorités. Ils ont retrouvé la notion d'Eglise «libre», indépendante de l'Etat, dépendante de Dieu, de Jésus-Christ, le seul Seigneur de l'Eglise. Même s'il fallait être rejetés, méprisés, persécutés.

Cette option de l'engagement personnel avec des frères en la foi, également décidés à obéir au Seigneur, est l'une des bases du mouvement anabaptiste-mennonite. Elle **implique deux choses fondamentales.**

1) **L'abandon de la notion de sacrement efficace par lui-même,** en particulier celui du baptême des petits enfants, par lequel on les place sous le signe de Christ - comme si Dieu n'avait pas déjà agi dans l'Histoire du monde de manière éclatante pour offrir le salut à quiconque croit ! -

2) **La pratique d'une vie communautaire authentique**, où chacun se soucie de l'autre, quelle que soit la forme de la communauté (communauté de vie, communauté de biens, communauté dispersée mais se retrouvant le plus souvent possible, et pas seulement le dimanche matin pour le culte).

Le message mennonite a sans doute perdu de la vigueur du témoignage des premiers anabaptistes ; mais il reste dans la même ligne :

a) **On ne naît pas chrétien, on le devient** (cf. Tertulien) ; **mais on ne le devient pas d'office,** par l'action des hommes, par le moyen d'un rite de l'Eglise. On le devient par une foi personnelle, par un engagement délibéré à l'égard du Seigneur et des frères, après avoir entendu, compris et reçu la Parole de Dieu, l'Evangile de Jésus-Christ. D'où le refus du baptême des nourrissons, qui n'ajoute rien à ce que Dieu veut pour tout enfant.

b) **On ne peut pas être chrétien tout seul.** Mais on n'est pas introduit dans le corps de Christ, dans la famille de Dieu, par une cérémonie imposée du dehors. On répond soi-même à l'appel et à la grâce de Dieu, par le secours de Son Esprit-Saint, en

choisissant de devenir solidaire des autres croyants, et en vue de servir ensemble, de veiller les uns sur les autres pour s'exhorter mutuellement à la charité et aux bonnes œuvres. D'où la notion de discipline dans l'Eglise : ni ritualisme, ni légalisme, mais souci d'encouragement mutuel à l'obéissance de la foi.

N'est-ce pas de cela que la chrétienté a besoin aujourd'hui ?

C'est cela l'actualité du message anabaptiste-mennonite. Comme au XVIe siècle, comme au cours de tous les Réveils religieux qui ont suivi, du Piétisme et du Méthodisme, au Pentecôtisme et au Mouvement charismatique, **le monde, les hommes ont besoin de retrouver ce qu'est une foi personnelle,** l'assurance du salut par grâce, une marche quotidienne en nouveauté de vie, une vie spirituelle authentique par l'habitation du Saint-Esprit en nous.

Mais c'est aussi la réalité de communautés chrétiennes locales, vivantes et engagées dans le service de Jésus-Christ parmi les hommes, où les membres veillent les uns sur les autres avec une réelle affection fraternelle, pour s'encourager, s'édifier, se consoler mutuellement, et se reprendre aussi quand il le faut, afin que le Nom du Seigneur seul soit glorifié !

Non pas de grands bâtiments vides, des édifices religieux somptueux et de plus en plus désertés, des paroisses où l'on inscrit de longues listes de baptisés qui ne se sont jamais engagés vraiment et ne cotisent même plus, **mais des chrétiens qui ont passé par la repentance** et ont pris un engagement de conscience devant Dieu, qui se réunissent où ils peuvent, dans des maisons, des chapelles ou des édifices publics, pour se nourrir de la Parole de Dieu, la Bible tout entière,

adorer le Seigneur dans de vrais cultes en esprit et en vérité, joyeusement et avec conviction.

Cependant, cela n'est pas le seul message des mennonites aujourd'hui, et ils ne sont pas les seuls à l'annoncer et à le vivre : toutes les Eglises dites libres, ou évangéliques, les Eglises de Professants (ou de confessants) - et Barmen 1934 nous le rappelle - le vivent également. Mais en un sens, toutes ces Eglises ont plus ou moins retrouvé dans la Parole de Dieu et récupéré ces valeurs fondamentales du Christianisme selon le modèle primitif, néo-testamentaire, que les anabaptistes avaient eux-mêmes retrouvées dès le XVIe siècle : il est dommage que les persécutions les aient privés de conducteurs qualifiés pour les aider à vivre cela au long des siècles suivants. D'autres se sont levés et ont repris ce flambeau.

Mais il faut encore préciser que les anabaptistes-mennonites ont davantage à proclamer que ces principes bibliques admis par toutes les Eglises de Professants. Brièvement, je veux mentionner, en terminant, ce qui fait également aujourd'hui l'actualité de leur message.

1) Ils affirment **l'essence du Christianisme** comme étant **une vie de disciple** : il ne s'agit pas seulement d'avoir une foi orthodoxe, conforme au message de l'Ecriture Sainte, mais de suivre Jésus-Christ dans son enseignement spécifique, dont le Sermon sur la Montagne est l'exposé le plus significatif.

2) Ils s'en tiennent à **une nouvelle conception de l'Eglise** comme étant **une fraternité**. Ils n'ont pas d'organisation centrale hiérarchisée, mais des organes de liaison. Leur récente XIe Conférence Mondiale à Strasbourg a été, selon tous les observateurs, le rassemblement d'une famille, la «fraternité mennoni-

te mondiale», qui ne prétend nullement constituer tout le peuple de Dieu.

3) Ils professent **une éthique d'amour et de non-violence**, qui les a conduits longtemps partout à travers le monde au **refus du service des armes et de la participation à la guerre.** En France, nous sommes les descendants de ceux qui ont capitulé devant les exigences de l'Etat moderne. Mais dans le Tiers-Monde, les nouveaux Mennonites de première génération, fruit du travail missionnaire des vieilles Eglises d'Europe et d'Amérique, nous interpellent sérieusement à ce sujet. Et nous avons à revoir «qui nous sommes», ce que nous sommes, quelle est notre identité, selon la question qui a été la trame de la XIe CMM. Mais, **si nous mettons mieux en pratique cette éthique d'amour** et de non-violence, acceptant la souffrance plutôt que de l'infliger aux autres, nous deviendrons de nouveau crédibles.

Cela n'est-il pas de la plus brûlante actualité dans le monde présent ? Puissent les Mennos français rendre (aux autres chrétiens et au monde) le service urgent de vivre selon l'Evangile de Jésus-Christ !

Tel doit être leur «message», leur témoignage vécu !

P. W.

5 — ACTUALITES

INTRODUCTION

Alors que les responsables des Eglises Evangéliques Mennonites de France s'interrogent sur «LES VALEURS UNIVERSELLES DE L'ANABAPTISME» et **«le ministère pastoral»** dans leur sein, on peut aisément noter dans toutes les Eglises chrétiennes une recherche, un tâtonnement, une remise en question des principes et des usages, qui font penser justement aux positions anabaptistes originelles. Par là, nous entendons à la fois un travail théologique officiel et des initiatives personnelles, fondés sur la Parole de Dieu, sur l'observation des faits et sur l'expérience.

Dans les pages qui suivent, on trouvera la démonstration de cela dans divers articles d'actualité religieuse, concernant aussi bien les Eglises traditionnelles, fortement structurées comme l'Eglise Réformée de France ou l'Eglise Evangélique Luthérienne de France que les «Assemblées Evangéliques de Suisse Romande», dites «Assemblées de Frères».

D'un côté, devant la désaffection de plus en plus grande des «fidèles» pour le culte et les activités d'église, devant la régression considérable des effectifs et des moyens en hommes comme en argent, on voit des «Pasteurs» traditionnels, rétribués par l'Eglise, renoncer à leur traitement et à leur position, afin de n'être plus à charge à l'Eglise (en gagnant leur

pain comme tout le monde) et de pouvoir mieux jouer le rôle d'animateur-coordinateur dans la paroisse, avec le concours de «laïcs» assumant réellement des responsabilités dans l'Eglise.

Ailleurs, ce sont des «laïcs» actifs depuis longtemps dans leur Eglise, que l'on consacre comme «Pasteurs», pour assumer vraiment la direction du «troupeau». Ce sont aussi de vrais «diacres», exerçant un vrai «ministère» dans l'Eglise et la paroisse. Ces deux exemples manifestent au grand jour, non seulement une «crise» dans l'Eglise-institution, un manque de «responsables» spirituels, mais une véritable évolution vers la pratique des «Assemblées évangéliques», mennonites ou autres, du «sacerdoce universel», où il n'y a pas «un clergé» - fût-il protestant - et «des fidèles» (qui suivent ou ne suivent pas...), mais des chrétiens vivant une réelle vie communautaire. C'était l'exemple «anabaptiste-mennonite».

D'un autre côté, ce sont les «Assemblées évangéliques», mennonites et autres, qui manifestent une vitalité réjouissante, avec une participation nombreuse au culte, beaucoup de jeunes, des activités variées, une action apostolique et missionnaire importante, des œuvres de diaconie multiples. A ces Eglises, le problème se pose en sens inverse : les «laïcs» chargés des ministères de «pasteur» et de «diacre», de responsabilités spirituelles nombreuses, ne suffisent plus à la tâche. Alors, on s'interroge sur la nécessité, l'utilité de ministères «à temps plein», de ministères «pastoraux» reconnus. Et l'on travaille à la formation de ces hommes (même de femmes), au plan théologique, biblique, universitaire et administratif.

Deux évolutions en sens inverse, parce que la situation est en évolution inverse de part et d'autre.

D'après les statistiques les plus sûres, le Protestantisme français ne représente plus qu'une toute petite minorité. Et la toute petite minorité des milieux dits «évangéliques» tend à croître assez rapidement, avec tous les problèmes liés à l'existence de ces Eglises dans un contexte général, politique, social, économique et religieux bien différent de celui des siècles passés.

Sans doute faut-il apprendre les uns des autres. Nous avons à apprendre des communautés chrétiennes différentes des nôtres, sans mépriser notre passé, ni les richesses qui nous ont été transmises par nos «pères». Nous avons à être ouverts aux nouveautés qui se révèlent conformes à la lettre et à l'esprit de la Parole de Dieu. Nous avons aussi à donner aux autres, s'ils désirent recevoir et partager avec nous. C'est déjà un partage que de relever ce qui se passe ici et là, qui peut être pour nous un stimulant ou un sujet de réflexion.

Tel est le but des pages qui suivent.

Pierre Widmer

«...Il a donné les uns comme apôtres,
les autres comme prophètes,
les autres comme évangélistes,
les autres comme pasteurs et docteurs,
pour le perfectionnement des saints,
en vue de l'œuvre du ministère
et de l'édification du corps de Christ,
afin que nous ne soyons plus des enfants, (...)
mais que professant la vérité dans la charité,
nous croissions à tous égards en
Celui qui est le Chef, Christ».

(***Paul aux Ephésiens 4:11-15***)

Un témoignage des assemblées de Suisse romande : L'évolution de la conception des ministères au cours de ces trente dernières années

par Jacques BLANDENIER

Les Assemblées évangéliques de la Suisse francophone ont connu récemment une évolution assez marquée quant à leur ecclésiologie et à leur pratique des ministères. Il est risqué d'en parler avec aussi peu de recul, d'autant plus que ces communautés n'ont pas la prétention d'avoir trouvé la formule définitive. L'évolution est trop récente pour qu'il soit possible de tirer les leçons de certaines nouvelles expériences, et nous ne sommes pas au bout de nos interrogations. D'ailleurs, la forme congrégationaliste de ces églises permet à des conceptions ecclésiologiques assez différentes de cohabiter sans rupture.

D'OU SONT-ELLES PARTIES ?

Sans allonger sur le passé, rappelons quelques jalons historiques. Les Assemblées sont nées du Réveil de Genève, au début du XIXe siècle. Ce sont principalement de jeunes pasteurs convertis qui furent

les initiateurs de ce mouvement. Dans les communautés «réveillées» qu'ils rassemblèrent, ils furent considérés comme des «frères pasteurs». La notion traditionnelle ayant cours dans l'église officielle d'alors, et qui était un cléricalisme de fait, fut nettement combattue. Mais non pas au prix d'un rejet du ministère pastoral.

C'est une vingtaine d'années après les débuts du Réveil, sous l'influence de l'enseignement de Darby, que l'existence de ministères reconnus par la communauté fut mise en question, même dans les Assemblées n'ayant pas adhéré au darbysme proprement dit.

De fait, pour cette conception darbyste ou darbysante, les ministères existent, car Dieu prend soin de son assemblée. Mais leur légitimité vient strictement d'En-Haut, et les serviteurs de Dieu sont uniquement conduits par l'Esprit. Cette conception finalement très individualiste du ministère découle de la doctrine darbyste de la «ruine de l'Eglise» qu'il serait trop long d'exposer ici. Nous sommes en présence d'une forme très spiritualiste de l'Eglise, dont toute structure et toute forme d'organisation humaine sont bannies.

Bien qu'ayant récusé le darbysme dans son extrémisme, les Assemblées de Suisse romande ont porté et peut-être portent encore plus ou moins consciemment cette crainte face à tout ce qui est organisé et structuré - il y a là certainement un garde-fou qu'il serait imprudent d'ôter !-

En réalité, une forme de ministère a toujours continué d'être reconnue dans les Assemblées «larges» aussi bien que chez les darbystes : les «Frères à l'œuvre». Ces frères étaient itinérants. Ils

visitaient les Assemblées, les exhortant et les enseignant, remplissant un rôle de liaison qui maintenait l'unité entre des groupements qu'aucun lien structurel ne reliait entre elles. Ces frères étaient considérés comme appelés par Dieu. Sans salaire fixe, ils étaient soutenus par les dons des Assemblées qu'ils visitaient. Parmi ces serviteurs, il y eut des hommes remarquables par leur spiritualité et leur connaissance des Ecritures, et leur rôle était d'autant plus influent que les Assemblées locales n'étaient pas «gouvernées» par un collège d'anciens : il y avait un vide, quant à l'exercice d'une autorité spirituelle dans les communautés, et ces «frères à l'œuvre» le remplissaient.

DES ANCIENS RECONNUS

Cette non-reconnaissance d'«**anciens**» locaux a duré jusque vers 1960. Dès ce moment, plusieurs Assemblées se mirent à mener une réflexion à ce sujet. Les raisons en sont probablement multiples. Une nouvelle génération, moins influencée par la littérature darbyste, prit conscience qu'il était assez contradictoire de se définir comme une église fondée sur le modèle de l'église du Nouveau Testament, et de ne pas reconnaître ouvertement des ministères manifestement mentionnés dans les Actes et les épîtres.

D'autre part, les contacts qui s'établirent vers cette époque avec d'autres milieux chrétiens, notamment par le biais des grandes campagnes d'évangélisation, firent prendre conscience de certaines lacunes : en particulier, les responsables d'autres églises pouvaient s'étonner de ne pas savoir à qui s'adresser qui puisse être considéré comme autorisé à représenter les Assemblées : Manifestement, la «reconnaissance tacite» des anciens ne suffisait plus face à l'extérieur.

Enfin, plusieurs Assemblées passèrent par de graves crises de générations. Une des raisons de ces crises était que, faute d'anciens clairement désignés et ayant à rendre compte de leur activité devant l'Eglise, plusieurs communautés étaient bloquées par des frères devenus très âgés qui, s'estimant personnellement investis d'autorité directement de la part du Seigneur, semblaient ne pas comprendre qu'il fallait former une relève et laisser place à des hommes plus jeunes. On commençait à se rendre compte que l'absence d'une doctrine cohérente des ministères conduisait à l'impasse...

A vrai dire, il n'a pas été facile pour autant de discerner de quelle manière nommer des anciens. Le Nouveau Testament ne semble pas donner une marche à suivre universelle clairement tracée... Le mode de nomination par suffrage des membres de l'assemblée paraissait un mode de faire un peu trop profane, voire mondain...

Il ne semble pas qu'un mode de désignation uniforme ait été adopté dans toutes les Assemblées, du moins au début. Dans l'ensemble, les Assemblées se sont considérées comme suffisamment mûres spirituellement pour exercer un discernement et **reconnaître** ceux que Dieu appelait à Servir en tant qu'anciens. Un processus assez courant a consisté à demander d'abord à chaque membre de l'Assemblée d'établir la liste des frères qu'il considérait comme aptes à remplir cette fonction en considération des critères présentés dans les épîtres pastorales. Les frères dont les noms ressortaient le plus souvent furent alors soumis à l'approbation générale, étant entendu qu'il fallait au moins 75% des voix pour être investi d'une autorité suffisante à l'exercice du ministère d'ancien.

Il fut admis en général que cette approbation devait être renouvelée périodiquement (par exemple tous les quatre ans), cela pour permettre à ceux dont l'âge faisait décliner les forces de se décharger de leur responsabilité. Le mode de la cooptation ne semble pas avoir été adopté, mais les anciens en place ont joué un rôle plus ou moins important dans le discernement de nouvelles vocations à ce ministère.

MINISTERE PASTORAL A PLEIN-TEMPS

Traditionnellement, les Assemblées faisaient l'étonnement de la population des cantons protestants romands : Pensez donc, elles étaient «des églises sans pasteurs» ! Cette particularité serait-elle en voie de disparaître ? Nous avons vu jusqu'ici que la première étape de l'évolution dans la compréhension des ministères a été de reconnaître un corps d'anciens local. Et ce n'est guère qu'au début des années 70 que certaines Assemblées commencèrent à recourir à un ministère pastoral local à mi-temps ou à plein-temps. Or aujourd'hui, près de vingt Assemblées sur la quarantaine qui sont établies en Suisse Romande ont un pasteur.

Le «blocage darbysant» ayant cédé, il était devenu possible d'envisager le ministère local à plein-temps comme bibliquement tout à fait admissible, et pratiquement favorable à la croissance de l'église.

Là encore, divers facteurs peuvent être mentionnés. Nous citons ici une étude de Jean-Marc Houriet (1) :

«1) L'ouverture vers l'extérieur et des contacts avec d'autres églises ayant un pasteur à plein-temps dont

---

(1) **«Quelques variations de la conception du ministère pastoral dans les Assemblées de la Suisse Romande»** (Mémoire de licence en théologie pratique, Lausanne 1978).

le ministère était visiblement béni ont fait réfléchir !

2) Plusieurs délégués d'assemblées souffraient d'un manque de bagage théologique et culturel dans ces nouveaux dialogues interecclésiastiques.

3) Le niveau d'instruction dans la société étant brusquement monté, les études s'étant généralisées, on ne pouvait plus se contenter de transmettre en toute simplicité la foi des pères sans satisfaire à certaines exigences intellectuelles légitimes. Le fait de repousser longtemps cette évidence a provoqué pendant des années «l'exode» de nombreux jeunes étudiants.

4) Les anciens une fois nommés ont mieux pris conscience de leurs responsabilités, des besoins énormes et... de leurs limites : car un travail professionnel normal, avec l'accélération du rythme de vie et ses exigences, ne laisse matériellement plus le temps ni la possibilité à un ancien de faire encore face aux besoins accrus de cure d'âme de notre civilisation. A force de parer au plus pressé, des «situations anormales» se sont envenimées et pèsent lourd dans certaines communautés. (...)»

Jean-Marc Houriet ajoute que, peut-être, certains anciens ont poussé dans cette direction, dans l'espoir de se décharger un peu sur un «professionnel» disponible... Mais l'expérience a plutôt prouvé, ajoute-t-il, que ces anciens sont d'autant plus sollicités par tout ce que le pasteur a le temps de mettre ou de remettre en marche.

Cela nous conduit à souligner l'insistance actuelle des Assemblées à considérer le ministère du pasteur comme s'exerçant collégialement au sein du groupe d'anciens (2). Bibliquement, il semble bien que les

(2) C'est pour cette raison que nous avons évoqué avec certains détails la redécouverte du ministère des anciens, alors même qu'elle est beaucoup moins «spectaculaire» que celle du ministère pastoral à plein-temps.

termes «évêque», «ancien» et «pasteur» sont entièrement interchangeables, et que de plus ils soient toujours utilisés au pluriel lorsqu'ils désignent un ministère humain. Ainsi, un pasteur est un ancien à plein-temps, et un ancien est un pasteur ayant une activité professionnelle séculière. Le défi que veulent relever les Assemblées est celui de bénéficier des avantages du ministère à plein-temps sans en subir les inconvénients qu'elles ont si bien su dénoncer chez les autres dans le passé : le cléricalisme et la passivité d'une communauté se reposant sur le spécialiste salarié, considéré comme un homme-orchestre regroupant en sa personne les fonctions de tous les membres du corps ! De cela, les Assemblées ne veulent à aucun prix, et il reste à espérer que le temps qui passe n'émoussera pas leur vigilance à cet égard. Le risque existe, certes. Mais lorsque la vigilance fait défaut, **toutes les manières de faire** deviennent dangereuses à la longue. L'absence de ministères qualifiés et disponibles finit aussi par entraîner des carences dont les conséquences nuisent à la croissance de l'Eglise.

Selon la conception actuelle des Frères, il est donc de première importance que **la fonction pastorale** s'exerce dans l'Eglise. Elle est de nature collégiale, et il est possible, voire souhaitable, qu'un membre de ce collège ayant bénéficié d'une formation biblique solide, dispose de tout son temps pour le service de la communauté.

VERS UN CORPS PASTORAL ?

Les serviteurs de Dieu actuellement en fonction dans les Assemblées de Suisse Romande ont suivi des filières de formation très différentes. Pour les uns, cette formation s'est faite au travers de l'expérience de la vie et de l'engagement comme ancien de la

communauté. D'autres au contraire ont suivi une Faculté de théologie dès la fin de leurs études secondaires. Certains se sont formés au cours d'une carrière missionnaire. D'autres ont suivi une école biblique après avoir acquis une formation professionnelle. Et parmi ces derniers, peu nombreux sont ceux qui ont été formés dans le même institut. Cette diversité est une richesse, mais elle pourrait aussi nuire à l'unité des Assemblées. Des rencontres pastorales bimestrielles et des cours de perfectionnement créent un esprit de corps dont tous sont bénéficiaires. Cette «Pastorale» toutefois s'interdit de devenir un organe exerçant comme tel une fonction au sein des Assemblées. Elle est un lieu d'échange, de ressourcement et de conseil fraternel.

Jusqu'ici, les pasteurs ont été engagés à l'initiative des églises locales, de façon entièrement autonome, sans qu'aucun organe communautaire ait à se prononcer. Cet organe - la commission des ministères en Suisse - existe pourtant, mais a été essentiellement chargé de tâches administratives (assurances, caisse de retraite, etc.). De même, le soutien financier des pasteurs est du ressort de l'église où il exerce son ministère, avec quelques exceptions lorsque une petite Assemblée a recours à un ministère à plein-temps dans l'optique de l'évangélisation.

Mais après une dizaine ou une quinzaine d'années, le moment est peut-être venu pour certains pasteurs de se déplacer pour éviter l'usure entraînée par un trop long ministère dans la même communauté. D'autre part, un ministère local ne peut pas ne pas avoir aussi un rayonnement au moins régional, surtout dans un pays où les distances sont courtes ! Et puis, si un ministère s'exerce successivement dans plusieurs Assemblées, qui sera responsable du soutien matériel de ce serviteur, une fois venu le temps de la retraite ?

Ces questions n'étaient peut-être pas prévues au moment où les premières Assemblées ont commencé à avoir recours à un pasteur. Elles se posent maintenant, et la réponse n'est pas encore clairement donnée. La réflexion va dans le sens d'un renforcement de la commission des ministères en Suisse, non pour aboutir à un pouvoir centralisateur auquel les Assemblées restent profondément allergiques, mais pour offrir un conseil fraternel et une aide plus effective aux communautés et aux pasteurs.

Jusqu'ici également, l'imposition des mains à un pasteur entrant dans le ministère a été du ressort des anciens de l'église locale où il était appelé à servir. Certains proposent actuellement que les églises voisines ou/et les instances responsables des activités communes des Assemblées y soient associées. Aucune décision n'est prise à ce sujet. Comme nous le disions au début de cette présentation, les Assemblées sont en train de cheminer. Notre ferme volonté, et notre prière au Seigneur de l'Eglise, c'est qu'elles restent vigilantes pour être conduites par le Saint-Esprit, et non par un pouvoir humain. Elles acceptent l'exigence de se conformer à l'enseignement du Nouveau Testament, y compris en matière d'ecclésiologie. Il est évident pourtant que l'Ecriture ne présente pas un modèle d'église rigide et uniforme dans tous ses détails. Il y a un espace de liberté qui entraîne notre responsabilité. Cette responsabilité, c'est d'éviter le cléricalisme aussi bien que la démission de ceux qui sont appelés à se consacrer entièrement à un ministère de conducteur dans la communauté. C'est d'éviter la bureaucratie centralisatrice autant que l'individualisme. Le Seigneur a donné des ministères à l'Eglise. Ils n'ont pas pour rôle de fonctionner **à la place** de l'Eglise, mais **pour** que tous les membres du Corps parviennent à la maturité et soient à leur tour aptes au service (Eph. 4:11-15).

Jacques Blandenier

«Voici les exhortations que j'adresse
aux anciens qui sont parmi vous,
moi, ancien comme eux,
témoin des souffrances de Christ
et participant de la gloire qui doit être manifestée :
«Paissez le troupeau de Dieu qui
est sous votre garde,
non par contrainte,
mais volontairement,
selon Dieu ;
non pour un gain sordide,
mais avec dévouement ;
non comme dominant sur ceux
qui vous sont échus en partage,
mais en étant les modèles du troupeau».

(Pierre, 1ère Epître 5:1-3)

Pasteur bénévole dans l'E.R.F.

(Eglise Réformée de France)

UN TEMOIGNAGE

«Depuis trois ans, avec le plein accord de la paroisse de Corbeil où je suis en poste depuis 1976 et avec l'autorisation du Conseil National, j'ai cessé d'émarger au budget de l'Eglise et gagne ma vie en exerçant, à plein temps, une profession non ecclésiastique. Si une telle situation n'est plus tout à fait exceptionnelle (on trouve parfois sur la liste des paroisses vacantes la mention «poste non rémunéré»), elle n'est encore vécue que par une très petite minorité de pasteurs.(...)

«Il y a eu plusieurs motifs à ma décision et je passe sur ceux qui sont d'ordre privé, sauf pour dire qu'ils n'ont rien à voir avec une «crise» quelconque, ni avec le désir de gagner davantage ! Je voudrais montrer simplement quel «signe» pourrait être cette manière d'exercer le ministère, et ce qui en découle dans la pratique.

PLEIN TEMPS

«On a beaucoup discuté, et depuis longtemps, du fondement théologique et du mode d'exercice de la fonction pastorale, mais on n'a pratiquement jamais

remis en question le fait qu'elle doive être exercée à plein temps et par conséquent que les pasteurs doivent être rémunérés d'une façon ou d'une autre. (...)

CLERC

«Il serait abusif de prétendre que le pastorat rémunéré est la seule cause du cléricalisme de fait qui sévit dans les Eglises Protestantes depuis la Réforme. Mais je suis arrivé à la conviction qu'il y entre pour une large part. Sommairement analysée, cette prépondérance des clercs me semble en effet procéder de trois causes principales qui sont :

a) L'énorme disproportion qui existe entre la compétence théologique des ministres de la Parole et celle de la moyenne des paroissiens. Tous les discours tenus sur le ministère commun des fidèles n'ont rien changé jusqu'à présent à la grande réticence du protestant de base à une formation personnelle un peu poussée : son «conducteur» n'est-il pas là, avec sa «science» et son «autorité», pour lui dire ce qu'il doit penser et faire ? Qu'on ne dise pas que je caricature : j'essaie simplement d'analyser un phénomène psychosociologique global, auquel d'heureuses exceptions ne changent rien ; le schéma relationnel «enseignant-enseigné» reste dominant chez nous.

b) «Le système synodal, dans lequel les pasteurs constituent 50% de l'Eglise, d'après la composition des Synodes, et sont à l'origine de 90% des décisions qui s'y prennent.

c) Enfin, le professionnalisme pastoral, et cela quelle que soit la conception que l'on ait de la nature de sa contrepartie pécuniaire : salaire, indemnité, défraiement ou tout ce que l'on voudra. Là encore, je vais être direct, parce que j'aime regarder les choses en face : quand quelqu'un est payé pour faire quelque

chose dans une association quelconque, il ne faut pas s'attendre à ce que les membres bénévoles du groupe, après leur journée ou leur semaine de travail, soient très motivés pour se charger d'une partie de sa tâche.

«Cela dit, mon propre bénévolat, s'il ne peut rien changer aux deux premiers points ci-dessus, constitue une tentative pour supprimer dans toute la mesure du possible la troisième cause du cléricalisme. Car au moins, lorsque nous nous retrouvons en communauté le soir ou le dimanche, nous avons tous derrière nous un vécu analogue, et je puis assurer que cela change concrètement pas mal de choses.

ATAVISME

«Peut-on généraliser ? A cette question je réponds, sans hésiter : non, en l'état actuel de nos Eglises. Ce qui m'est possible aujourd'hui à Corbeil ne le serait pas ailleurs, du fait de contingences particulières. Je puis seulement faire remarquer que, au bout de trois ans, ni la paroisse ni moi n'étant morts, cette expérience semble valable ici et maintenant. Mais il est évident que pour le moment l'immense majorité des pasteurs et des paroisses refuseraient cette situation.

Les professionnels ecclésiastiques, parce qu'ils n'ont pas d'autre métier en mains, et aussi parce que beaucoup compensent par un activisme haletant leur célèbre «malaise», ont beau jeu de dire que tout leur temps est pris.

Les paroissiens, parce qu'on ne change pas du jour au lendemain un atavisme aussi enraciné que celui qui amène à confondre prédication et pouvoir, catéchèse et professorat, aide spirituelle et permanence d'accueil, ministère de la Parole et présidence des Conseils. (...)

«Ma petite utopie personnelle, consisterait dans les réformes suivantes :

- L'obligation pour s'inscrire dans les Facultés de théologie, d'avoir travaillé quelques années «dans le monde».

- Ne conserver à plein temps que des formateurs de prédicateurs, catéchètes, animateurs et «aidants» au service de communautés de taille humaine (c'est-à-dire, où chacun puisse nommer chacun par son nom) et plus dispersées que les centres paroissiaux actuels.

- repenser notre ecclésiologie, non pas dans le retour au congrégationalisme, ni aux Eglises de professants, mais vers l'institution d'un ensemble de cellules de militants tenant périodiquement, pour signifier et conforter leur unité, des assemblées réellement représentatives de l'ensemble du corps ecclésial et affranchies de la tutelle des «permanents» (...)

Serge Lannes

(Extrait du «CHRISTIANISME AU XXe SIECLE»
du lundi 11 février 1985 n° 6, p. 6)

Deux nouveaux pasteurs luthériens bénévoles

Le dimanche 3 mars 1985, le pasteur Edouard Kiener, Inspecteur ecclésiastique de Paris, a ordonné au ministère pastoral Georges Kausz et Raymond Ley.

La particularité de cette double ordination résidait d'une part en ceci que, presqu'arrivés à l'âge de la retraite, ces deux nouveaux pasteurs se mettent bénévolement au service de l'Eglise ; d'autre part, c'est la première fois que se trouvent appliquées les dispositions votées par le Synode général de l'Eglise évangélique luthérienne de France en 1981, selon lesquelles «il est légitime d'ordonner des hommes et des femmes qui présideront l'assemblée cultuelle sans assumer la totalité de la charge du berger du troupeau. Leur formation sera aussi complète que possible sur le plan théologique, sans comporter nécessairement le cursus universitaire requis pour devenir pasteur».

En marge de leur activité professionnelle (M.G. Kausz était ingénieur en serrurerie et M. Ley, technicien en arts graphiques), les deux nouveaux pasteurs ont occupé depuis longtemps de nombreuses charges dans l'Eglise. Le premier avait été nommé en 1979 desservant de la paroisse de Noisy-le-Sec, et le second exerçait dans sa paroisse de Bon Secours, un ministère de diacre auquel il avait été ordonné en

1982. L'un et l'autre continuent leur formation à la Faculté libre de théologie protestante de Paris. (BIP)

(Reproduit dans «LE CHRISTIANISME AU XXe SIECLE N° 13, du lundi 1er Avril 85, p. 9)

Un sacerdoce, des ministères

Sous ce titre, dans le même numéro 13/1er Avril 1985, pages 9 et 10, le Pasteur Philippe Liard présente une série de réflexions, à la suite de ces nouvelles et des réactions de lecteurs :

— Dans l'Eglise Réformée de France, un pasteur «travaille à plein temps dans une profession non-ecclésiastique et assure la charge pastorale de façon bénévole ;

— Dans l'Eglise Evangélique Luthérienne de France, deux «laïcs» engagés sont ordonnés au ministère pastoral».

Il soulève les questions de **permanence** au service de l'Eglise, qui «est synonyme de disponibilité, de continuité et de représentativité. Quand on veut s'adresser à l'église locale, (...) une seule adresse suffit, un seul interlocuteur à trouver. A lui, ensuite, de mettre en route les procédures ou intervenants utiles. Mais cette permanence est aussi prétexte à désengagement.»

Il rappelle : «Pourtant, il faudrait bien que nous prenions conscience que nous avons chacun la responsabilité de notre vie spirituelle, que le pasteur n'est qu'un conseiller, qu'un guide». (...) «A l'intérieur du groupe «Eglise», quelle proportion entre les consommateurs et les militants ? Comment chacun de ces groupes conçoit-il le rôle du permanent-salarié-pasteur ? (...) Plutôt que de se

demander à quoi sert un pasteur, peut-on se demander au service de qui la communauté qui le paye ou le désigne entend le mettre ?» (...) «... la dimension apostolique est absente».

La question de **la rémunération** aggrave la qualité des relations au sein du groupe (qu'est l'église locale). «Un pasteur à la retraite n'hésite pas à rappeler qu'à salaire faible correspond une retraite de misère...» Et Philippe Liard note, avec un autre lecteur, qu'on se demande si «par nécessité (diminution des paroissiens, augmentation des cibles), par la force des choses, l'on ne va pas vers moins de pasteurs rétribués et toujours davantage de desservants ministres de toute sorte à temps partiels ou vacataires, payés ou bénévoles. Bref, plus de sacerdoce universel et moins de professionnalisme».

«L'Eglise est-elle perçue par les chrétiens et par les non-chrétiens comme jouant un rôle utile aujourd'hui ? (...) L'Eglise sait-elle présenter son service comme un bénéfice pour qui y a recours ?...» Et de comparer l'Eglise avec «les grandes associations humanitaires, qui savent trouver l'argent nécessaire à la réalisation de leurs objectifs, tout en payant convenablement leur personnel.» - Mais peut-on légitimement faire cette comparaison ?

Quant au **rôle du pasteur**, «... on en revient toujours à cette volonté d'opposer le sacerdoce universel au ministère. L'autre solution serait d'en exprimer la complémentarité. (...) Le pasteur, jadis homme à tout faire, se voit dépouillé de fonctions diverses, souvent pour des raisons qui relèvent plus de l'opportunité que d'une réflexion ecclésiologique. Ces fonctions échoient à des «ministres», qui de «laïcs» deviennent ainsi «clercs», ou «diacres» (voir la hiérarchie catholique... ?). On n'en sort pas.

Saura-t-on un jour écrire d'une façon simple une définition de fonction lorsqu'on parle d'un pasteur ?... »

Quelqu'un suggère «un autre type de permanent, indispensable : des itinérants «apôtres», chargés de visiter tour à tour les diverses communautés d'une zone, pour conforter leurs ministres, annoncer la Parole et instruire au nom de l'union des Eglises (...) dans une perspective apostolique et non plus pastorale (...) travaillant en équipe sur un large territoire comptant de nombreuses Eglises «de taille humaine»... »

Voilà qui ressemble fort au système des évangélistes-itinérants chez les Mennonites depuis longtemps, et qu'ils sont peut-être en train d'abandonner ! Que de paradoxes dans la vie de l'Eglise et des Eglises !

P.W.

«L'ancien, à Kyria, l'élue et à ses enfants,
que j'aime dans la vérité, —
et ce n'est pas moi seul qui les aime,
mais aussi tous ceux qui ont connu la vérité, —
à cause de la vérité qui demeure en nous,
et qui sera avec nous pour l'éternité :
«Que la grâce, la miséricorde et la paix
soient avec vous de la part de Dieu, le Père,
et de la part de Jésus-Christ, le Fils du Père,
dans la vérité et la charité !»

(*2e Epitre de Jean, 1-3*)

Réflexions finales

Tous nos lecteurs auront-ils eu le courage de lire jusqu'au bout ce numéro de notre Revue, consacré aux «VALEURS ANABAPTISTES» ?... Nous l'espérons. La chrétienté est en crise et menacée de partout. L'Eglise a besoin de retrouver les valeurs fondamentales auxquelles elle doit rester attachée. Ce ne sont pas tant des valeurs culturelles que des valeurs propres, tenant à la foi en Jésus-Christ. Or toutes les Eglises, à commencer par l'Eglise Romaine, et tout aussi bien les «Assemblées Mennonites», se sont laissé encombrer d'une foule d'usages et de concepts qui ne viennent pas de l'Evangile. Toutes devraient entamer une réflexion approfondie sur ce qu'elles sont devenues par rapport à ce qu'était l'Eglise au début. Une véritable «Réforme» est à faire.

Il est significatif de lire dans le Bulletin du Service Oecuménique d'Information (BSS N° 501, 24 avril 85), l'analyse d'un livre intitulé : «DES EGLISES PROVISOIRES - ESSAI D'ECCLESIOLOGIE OECUMENIQUE», par Christian Duquoc, dominicain, professeur de dogmatique à la Faculté de Théologie catholique de Lyon (Ed. du Cerf, Paris, 1985, 128 pages, 72 F.) :

«Des Eglises provisoires ne veut pas dire des Eglises «éphémères». Dans «Témoignage chrétien» (N° 2128 du 22 au 28 avril), Albert Longchampt conclut ainsi sa critique de ce livre : «Parce qu'elles se savent et se diront «provisoires», les Eglises seront libres et pourront se remettre à la tâche, annoncer la

vie, la mort, la résurrection du Christ, célébrer sa mémoire, communiquer ses promesses, vivre de son Evangile. Cela seul est leur visée permanente. Le respect de la pluralité, quant à lui, imposera le renoncement à la violence dont userait une Eglise pour conforter son pouvoir. Une pluralité d'«Eglises provisoires» peut dégager la voie où elles se retrouveront en communion. Alors seulement l'œcuménisme, pour toutes les Eglises, deviendra un mouvement de convergence au lieu d'être ressenti comme une menace d'annexion...» (BSS/Bip-Snop-Sop).

Au XVIe siècle, dans le grand mouvement de la Réforme religieuse, les Anabaptistes bibliques et pacifiques ont apporté leur contribution à ce travail de remise en question de l'Eglise par l'Ecriture Sainte. Persécutés, les survivants se sont constitués en communautés fermées autant qu'isolées, et les Mennonites ont fini par se croire les dépositaires de la seule façon d'interpréter l'Ecriture et de vivre l'Evangile. Ils ne sont plus une «Eglise provisoire». Il est temps de réfléchir à cela. Si nos «pères» ont pu redécouvrir des «valeurs authentiques» de l'Evangile et essayer de les vivre en leur temps, nous avons à le faire aussi, sans être figés sur un passé révolu. Idéaliser le passé est vain. Vouloir le reproduire est irréaliste. Retrouver dans la Bible, particulièrement l'Evangile, le Christ des Ecritures, ce que Dieu attend de son peuple, ce que Jésus-Christ veut de ses disciples, et le mettre en pratique, avec tous ceux qui invoquent son Nom d'un cœur sincère, telle est la tâche à accomplir, tel est le but. Alors les Mennonites d'aujourd'hui seront vraiment dans la descendance spirituelle des Anabaptistes attachés à la Parole de Dieu par-dessus tout. Alors ils contribueront à transmettre aux autres ce qui vaut la peine d'être transmis.

P. W.

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL

Prix de vente au détail (TTC) :

N° 1 - **Qui sont les Mennonites ? D'où viennent-ils ?** 12 F.
(John C. Wenger)
N° 2 - **Ce que croient les Mennonites** 12 F.
(Pierre Widmer)
N° 3-4 - **La voie chrétienne** 20 F.
(John W. Miller) (numéro double)
N° 5 - **Disciples de Jésus** 12 F.
(John C. Wenger)
N° 6-7 - **Il y a des gens qui vous troublent** 15 F.
(Pierre Widmer) (numéro double)
N° 8 - **L'Evangile de Paix** 12 F.
(John C. Wenger)
N° 9 - **Enseigner dans l'Assemblée** 12 F.
(Paul M. Lederach)
N° 10 - **Du bon usage des vraies richesses** 12 F.
(Milo Kauffman)
N° 11-12 - **De Thomas Müntzer à Menno Simons** 20 F.
(Ch. et Cl.-L. Ummel, Jacques Baumann et Pierre Widmer) (numéro double)
N° 13-14 - **Ce livre appelé la Bible** 20 F.
(John C. Wenger) (numéro double)
N° 15 - **La foi qui fait vivre** 15 F.
Extraits d'auteurs anabaptistes du XVIe siècle (John C. Wenger)
N° 16 - **Les Entretiens Luthéro-Mennonites** 20 F.
(1981-1984) présentés par Marc Lienhard et Pierre Widmer
N° 1/1985 - **Vers une Justice Biblique** 25 F.
(José Gallardo et divers auteurs) (numéro spécial)

N° 2/1985 - **Actualités des Valeurs Anabaptistes** 25 F.
(Pierre Widmer, Max Schowalter, Claude Baecher) et divers articles d'actualité dans les Eglises. -(Numéro double)

Toutes les commandes sont à adresser au Bureau de CHRIST SEUL, 3, Route de Grand-Charmont, 25200 MONTBELLIARD (France)

Préciser le nombre d'exemplaires commandés pour chaque titre.
Réduction de 5% aux comptoirs d'églises (selon la loi).
Réduction habituelle aux librairies (33%).

Attendre la facture pour régler, port en plus, dans le mois au CCP : DIJON 1972 81 Z, au nom de CHRIST SEUL, ou par Chèque Bancaire au même intitulé.

LES CAHIERS DE CHRIST SEUL

Sont une Revue Trimestrielle complémentaire au Magazine mensuel «CHRIST SEUL», également publié par les **Editions Mennonites**
3, Route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD/FRANCE

Là se trouve l'Administration commune aux deux publications, où l'on doit envoyer les abonnements, soit par Chèque bancaire au seul nom de CHRIST SEUL, soit par Chèque ou Virement Postal au même intitulé :

CHRIST SEUL, C.C.P. DIJON 1972.81 Z

Nos abonnés de l'étranger sont priés d'utiliser toujours l'envoi par Chèque ou Virement International à notre CCP/DIJON, pour éviter de gros frais.

Tarif des abonnements ; (4 numéros annuels) :
France : 75 F.-Suisse : 30 FS.-Belgique : 400 FB.
Autres Pays : contrevaleur de 100 Francs français.

Abonnement jumelé pour CHRIST SEUL & LES CAHIERS :
France : 175 F. Abonnement de soutien : 300 F.
Suisse : 70 SF. Abonnement de soutien : 100 SF.
Belgique : 1.200 FB. Abt. de soutien : 1.500 FB.
Autres Pays : l'équivalent de 200 FF ou plus.

Les envois par avion ajoutent des frais importants.

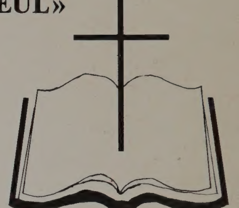
Directeur de la Publication :
Pierre Widmer
Tél. (81) 94.35.21

Secrétaire/Administration :
Mme Marguerite NOMMAY
Tél. (81) 94.59.14

Achevé d'imprimer le 15 juillet 1985
Imprimerie Baptiste 91300 MASSY
Dépôt légal 3ème trimestre 1985 - CPPAP N° 66 832

Achevé d'imprimer le 15 juillet 1983
Imprimerie Bauduin 91300 MASSY
Dépôt légal 3ème trimestre 1983 - CPPAP N° 60 632

Les «CAHIERS DE CHRIST SEUL»
3, route de Grand-Charmont
25200 MONTBELIARD



Présentent dans ce N° 2/1985
une série d'études sur le thème :

ACTUALITE DES VALEURS ANABAPTISTES

Jamais sans doute, depuis le XVI° siècle, les «valeurs» mises en avant au temps de la Réforme par les «anabaptistes» bibliques et pacifiques, puis véhiculées et transmises par leurs descendants «mennonites», n'ont été l'objet d'un si grand intérêt et de discussions si animées.

Ceux qu'on appelle les «nouveaux évangéliques», tels que les théologiens S. Escobar, R. Padilla, Ron Sider, Jim Wallis, ont redécouvert certaines de ces valeurs, par l'étude de la Bible et par leur expérience personnelle face au monde et à ses problèmes. Par contre, les mennonites français ne sont pas restés très «anabaptistes», en délaissant telle ou telle de ces valeurs, particulièrement le pacifisme biblique.

Mais sur d'autres points, l'ecclésiologie par exemple, les ministères dans l'Eglise, ils sont maintenant rejoints par des chrétiens de divers horizons ecclésiastiques : c'est un phénomène qui doit retenir l'attention. Les textes de cette livraison sont donc à lire soigneusement.

ISBN 2-904214-07-0 **PRIX TTC : 25 Francs**